

des atours qu'elle s'était peu à peu procurés, se promener autour de la ville avec ses compagnes, ou, peut-être, de danser parfois aux grandes fêtes, et, le reste du temps, de passer une heure à causer avec quelque voisine des motifs d'une querelle ou d'une médisance : causeries où elle apportait toute la vivacité de l'intérêt le plus sincère... Mais sa nature ardente éprouve enfin des besoins plus intimes, qu'augmentent les flatteries des hommes; ses amusements d'autrefois perdent peu à peu tout attrait, jusqu'au moment où elle rencontre un homme vers lequel la pousse un sentiment inconnu, irrésistible. C'est sur lui dès lors que se portent toutes ses espérances; elle oublie le monde entier, elle n'entend, ne voit, ne sent plus que lui; lui seul existe pour elle, c'est lui seul qu'elle souhaite. Comme elle n'est pas corrompue par les satisfactions frivoles de la vanité et de la coquetterie, son désir tend tout droit au but : elle veut lui appartenir, trouver dans une union éternelle avec lui tout le bonheur qui lui manque, et goûter à la fois toutes les joies après lesquelles elle soupirait. Des promesses réitérées qui mettent à ses espérances le sceau de la certitude, des caresses hardies qui irritent ses désirs, achèvent de captiver son âme; elle flotte dans une demi-inconscience, dans un rêve de félicité. Parvenue au plus haut degré de l'attente impatiente, lorsqu'elle étend les bras pour saisir enfin la réalisation de tous ses vœux... celui qu'elle aime l'abandonne. La voilà privée de sentiment et de pensée; devant elle un abîme, tout autour d'elle les ténèbres; nulle perspective d'avenir, nulle consolation, pas un rayon d'espérance! car il l'a délaissée, celui en qui seul elle se sentait vivre. Elle ne voit pas l'univers qui s'étend devant elle, ni tous ceux qui pourraient remplacer ce qu'elle a perdu; elle se sent toute seule, abandonnée du monde entier. Alors, aveuglée, affolée par l'horrible angoisse qui lui étreint le cœur, elle se précipite dans une mort qui l'entourne de toutes parts, afin d'y étouffer tous ses tourments... Vois-tu, Albert, c'est là l'histoire de bien des gens! Et, dis-moi, n'est-ce pas précisément ce qui a lieu dans une maladie? La nature ne trouvant pas d'issue hors du labyrinthe où les forces luttent et s'agitent confusément, la mort est inévitable. Malheur à qui pourrait dire, en voyant cela : « L'insensée! Elle n'avait qu'à attendre, à laisser agir le temps; son désespoir se fût

« calmé, et elle n'eût pas manqué de trouver un consolateur ». C'est absolument comme si l'on disait : « L'insensé, qui est mort de la fièvre ! S'il eût attendu que ses forces revinssent, que ses humeurs fussent purifiées et l'agitation de son sang apaisée, tout aurait bien été, et il vivrait encore aujourd'hui » !

Albert, à qui ma comparaison ne semblait toujours pas bien claire, me fit encore quelques objections, entre autres celle-ci : que je n'avais parlé que d'une jeune fille un peu simple ; mais qu'il ne pouvait concevoir qu'on excusât, en pareil cas, un homme intelligent, menant une existence moins bornée, et dont l'esprit embrasse bien mieux les rapports des choses. « Mon ami, m'écriai-je, l'homme est toujours homme ; la parcelle d'intelligence qu'il peut avoir ne compte guère, ou même pas du tout, dès que ses passions sont déchaînées et qu'il se voit acculé aux limites de notre humanité. Bien plus... Mais ce sera pour une autre fois » ! et je saisis mon chapeau. Oh ! que mon cœur était plein !... Et nous nous quittâmes ainsi, sans nous être compris.

Mais il est bien rare, dans ce monde, qu'on se comprenne l'un l'autre.

Le 15 août.

Il est bien certain que rien en ce monde ne rend l'homme nécessaire, sauf l'affection. Je sens bien que Charlotte aurait du chagrin de me perdre, et les enfants n'ont pas même l'idée que je ne doive pas toujours revenir le lendemain. J'étais allé aujourd'hui accorder le clavecin de Charlotte, mais je n'ai pu m'y mettre ; les enfants me poursuivaient, me demandant un conte de fées, et Charlotte elle-même m'a dit de les satisfaire. Je leur ai coupé le pain du goûter (ils aiment maintenant presque autant le recevoir de moi que de Charlotte), puis je leur ai dit mon plus beau conte, celui de la *Princesse servie par des mains*. J'apprends ainsi beaucoup de choses, je te l'assure, et je suis étonné de voir les impressions que cela fait sur eux. Comme il me faut souvent inventer quelque circonstance accessoire, que j'oublie en répétant mon histoire une seconde fois, ils ne manquent pas

de me dire que je l'avais d'abord racontée autrement ; aussi je m'exerce à présent à la réciter sur un rythme invariable et sans y rien changer, comme un chapelet. Cela m'a fait voir qu'un auteur ne peut que nuire à son œuvre par une seconde édition revue et corrigée, son récit y eût-il gagné sous le rapport poétique. La première impression nous trouve dociles, et l'homme est ainsi fait qu'on peut lui persuader les choses les plus invraisemblables ; mais aussi elles se fixent telles quelles dans son esprit, et malheur à qui veut ensuite les effacer ou les déraciner !

Le 18 août.

Pourquoi faut-il donc que ce qui fait la félicité de l'homme devienne également la source de son malheur ?

Le sentiment intense, ardent, que mon cœur éprouve pour la nature vivante ; ce sentiment qui m'inondait de délices, qui transformait en paradis le monde qui m'environne, est devenu pour moi un tourment intolérable, un fantôme qui me torture et me poursuit en tous lieux. Autrefois, lorsque, du haut d'un rocher, embrassant du regard, par delà la rivière, toute la vallée fertile jusqu'à ces collines là-bas, je voyais autour de moi tout germer et s'épanouir ; quand je regardais ces montagnes couvertes, de la base au sommet, de grands arbres touffus ; ces vallons aux mille sinuosités ombragées de bois délicieux ; la rivière qui glissait paisible entre les roseaux murmurants, et réfléchissait les beaux nuages que la brise du soir faisait mollement flotter au ciel ; puis, quand j'entendais les oiseaux animer de leurs chants la forêt tout entière, que des milliers d'essaims de mouches dansaient joyeusement au dernier rayon de pourpre du soleil, dont le regard d'adieu, rapide comme un éclair, délivrait de sa prison dans l'herbe un scarabée bourdonnant ; quand le bruissement et le mouvement confus qui m'entouraient reportaient mon attention vers le sol, et que la mousse, arrachant sa nourriture au dru rocher, le genêt qui croît sur la pente aride et sablonneuse de la colline, me révélaient la vie intérieure, ardente et sacrée de la nature : avec quelle chaleur mon cœur embrassait tout cela !... Je me sentais en

quelque sorte devenir dieu par la plénitude d'émotion qui débordait en moi, et les magnifiques images du monde infini se mouvaient dans mon âme, la remplissant d'une vie nouvelle. Je me voyais entouré de montagnes gigantesques; devant moi s'ouvraient des abîmes où se précipitaient les torrents formés par les pluies d'orage; au-dessous de moi des fleuves roulaient leurs ondes impétueuses, les forêts et les montagnes retentissaient. Je les voyais, toutes les forces insondables de la nature, agir l'une sur l'autre et créer ensemble dans les profondeurs de la terre; je voyais les espèces si diverses des créatures fourmiller sur la terre et sous le ciel; tout, tout se peupler de milliers de formes différentes; les hommes s'abriter en société dans des cabanes, se construire des demeures fixes, et régner, à ce qu'ils s'imaginent, sur le monde entier! Pauvre insensé, qui estimes toutes choses petites, parce que toi-même es si petit!... Depuis les montagnes inaccessibles, par delà le désert que nul pied n'a foulé, jusqu'à l'extrémité de l'océan inconnu, souffle l'esprit de Celui qui crée sans cesse, et que réjouit chaque grain de poussière qui prend vie à sa parole!... Ah! que de fois, dans ce temps-là, j'ai souhaité avec ardeur de m'envoler, sur les ailes de la grue qui passait au-dessus de ma tête, jusqu'aux rivages de cette mer que l'homme n'a jamais mesurée, pour boire à la coupe écumante de l'infini la vie enivrante qui dilate le cœur! pour sentir un seul instant, faible et borné que je suis, couler dans mon sein une goutte de la félicité de cet Être qui produit toutes choses en soi et par soi!

Frère, le souvenir de ces heures suffit pour me rendre heureux. L'effort même que je fais pour rappeler en moi ces sensations indicibles et pour les exprimer élève mon âme au-dessus d'elle-même, mais pour me faire sentir ensuite doublement l'horreur de ma situation présente.

Il semble qu'un voile se soit déchiré devant mon âme, et le théâtre de la vie infinie s'est changé pour moi en un gouffre, en une tombe éternellement béante. Peux-tu dire : « Ceci est » ! quand tout passe, quand tout roule et disparaît comme l'éclair; quand il est si rare que l'existence d'un être se prolonge jusqu'à l'entier épuisement de ses forces; quand, hélas! entraîné, englouti par le torrent, il va se briser contre les rochers? Il n'est pas un instant qui ne dévore

et toi, et les tiens avec toi; pas un instant où toi-même tu ne détruises, tu ne sois forcé de détruire. Ta promenade la plus innocente coûte la vie à des centaines de pauvres vermisseaux; d'un pas tu mets en pièce les édifices péniblement construits par les fourmis, et tu refermes ignominieusement la tombe sur tout un petit univers... Ah! les grandes et rares calamités de ce monde, les inondations qui entraînent vos villages, les tremblements de terre qui engloutissent vos villes, ce n'est pas là ce qui m'émeut : ce qui me ronge le cœur, c'est cette force destructrice cachée dans la nature entière; cette force qui n'a rien créé que pour lui faire détruire ce qui l'environne, et soi-même en même temps. Ainsi j'avance, chancelant et le cœur serré, entre le ciel et la terre avec leurs forces toujours agissantes; et je ne vois plus rien qu'un monstre qui éternellement dévore toutes choses, et les fait reparaître pour les dévorer de nouveau.

Le 21 août

En vain j'étends les bras pour la saisir, le matin, quand je commence à reprendre mes sens au sortir de rêves accablants; en vain, la nuit, étendu sur ma couche, je la cherche, quand l'innocente illusion d'un songe heureux m'a fait croire que j'étais assis auprès d'elle dans la prairie, tenant sa main et la couvrant de baisers! Hélas! quand alors, encore à moitié étourdi de sommeil, je la cherche à tâtons, et que ce mouvement me réveille tout à fait... un torrent de larmes s'échappe de mon cœur oppressé; je pleure en contemplant avec désolation le sombre avenir qui m'attend.

Le 22 août.

Je suis bien malheureux, Wilhelm! Mes facultés actives ont perdu leur équilibre; il a fait place à un mélange d'indolence et d'agitation. Je ne puis rester inoccupé, et pourtant je suis incapable de rien faire. Je n'ai plus ni imagination, ni sentiment de la nature, et les livres ne m'inspirent

que du dégoût. Tout nous manque, en vérité, quand nous nous manquons à nous-mêmes !

Je te jure que plus d'une fois j'ai souhaité d'être un journalier, pour avoir du moins, le matin, à mon réveil, une perspective pour la journée qui commence, une nécessité qui me pousse, une espérance. Souvent je porte envie à Albert, que je vois enfoui jusqu'aux oreilles dans ses dossiers, et je m'imagine que je serais heureux, si j'étais à sa place ! Plusieurs fois déjà il m'est venu une brusque velléité de t'écrire et d'écrire au ministre, pour solliciter cette place à l'ambassade, qu'on ne me refuserait pas, à ce que tu m'assures et à ce que je crois moi-même. Depuis longtemps le ministre me témoigne de l'affection ; longtemps il m'a exhorté à me vouer à une profession quelconque. J'y pense en effet sérieusement pendant une heure ; ensuite, quand j'y pense de nouveau et que je me rappelle la fable du cheval las de sa liberté, qui se laisse seller et harnacher, et que son cavalier surmène jusqu'à l'épuisement... je ne sais plus ce que je dois faire... Et puis, mon ami, cette aspiration que je sens en moi vers un changement d'état, n'est-ce pas une inquiétude secrète, un malaise intérieur qui me poursuivra partout ?

Le 28 août.

En vérité, si mon mal était susceptible de guérison, ces êtres excellents y réussiraient.

C'est aujourd'hui l'anniversaire de ma naissance ; de grand matin, je reçois un petit paquet de la part d'Albert. En l'ouvrant, j'aperçois aussitôt un des nœuds roses que Charlotte avait à son corsage le jour où je l'ai vue pour la première fois ; je le lui avais souvent demandé depuis. Il y avait encore deux volumes in-12 ; c'était la petite édition d'Homère de Wettstein, que je désirais depuis si longtemps, pour ne plus traîner celle d'Ernesti à la promenade. Tu vois comme ils vont au-devant de mes désirs, comme ils recherchent l'occasion de petites prévenances amicales, mille fois plus précieuses que ces présents splendides par lesquels la vanité du donateur cherche à nous humilier. Je baise mille

fois ce nœud, et, à chaque fois, j'aspire en mon âme le souvenir des délices dont j'étais comblé durant ces jours heureux, si peu nombreux, et passés sans retour.

Wilhelm, il en est ainsi, et je n'en murmure pas : les fleurs de la vie ne sont que des apparitions fugitives ! Combien d'entre elles se fanent sans laisser de traces ! Combien peu produisent des fruits ! et, de ces fruits, combien peu parviennent à maturité ! Et pourtant il en reste encore assez ; et pourtant... O mon frère ! pouvons-nous négliger, dédaigner des fruits mûrs, et les laisser se corrompre sans en avoir joui ?

Adieu. Nous avons un été superbe ; je me perche souvent sur les arbres du verger de Charlotte ; armé du cueilloir ou d'une longue gaule, j'atteins les poires qui se trouvent à la cime. Elle, debout au pied de l'arbre, me les prend des mains à mesure que je les lui tends.

Le 30 août.

Infortuné ! n'es-tu pas insensé ? ne te trompes-tu pas toi-même ? De quoi te servira cette passion furieuse et sans terme ?... Je ne puis plus adresser de prière qu'à elle ; nulle autre figure que la sienne ne se présente à mon imagination, et le monde qui m'entourne, je ne l'aperçois plus qu'en le rapportant à elle. Je goûte ainsi quelques heures de bonheur... jusqu'au moment où il me faut de nouveau m'arracher d'auprès d'elle ! O Wilhelm ! si tu savais jusqu'où m'entraîne souvent mon cœur !... Quand j'ai passé à ses côtés deux ou trois heures à me repaître de sa figure, de ses manières, de l'expression céleste de ses paroles, peu à peu tous mes sens éprouvent comme une tension excessive, mes yeux s'obscurcissent, j'entends à peine, et je me sens la gorge serrée comme par la main d'un assassin. Mon cœur s'efforce, en battant à coups précipités, de soulager l'angoisse de mes sens, et ne fait qu'en augmenter le trouble... Wilhelm, bien souvent alors je ne sais plus si je suis de ce monde ! Et, à moins que (ce qui arrive fréquemment) la tristesse ne prenne le dessus, et que Charlotte ne m'accorde la misérable consolation d'épancher mon cœur oppressé en

baignant sa main de mes larmes... il faut que je m'éloigne, que je sorte, que j'erre au loin dans la campagne! Je me plais alors à gravir une montagne à pic, à me frayer un chemin au travers d'un bois impénétrable, me blessant aux halliers, me déchirant aux épines! Alors je me sens un peu soulagé! un peu! Et bien des fois, lorsque je m'étends sur le chemin, accablé de fatigue et de soif, ou lorsque, au milieu de la nuit, tandis que la pleine lune brille au-dessus de ma tête, je m'assieds dans la forêt déserte sur un tronc d'arbre tortu, pour donner un peu de repos à mes pieds meurtris, je m'assoupis à cette lueur douteuse, et je dors d'un sommeil fatigant! O Wilhelm! le séjour d'une cellule solitaire, le cilice et la ceinture à pointes de fer, seraient un soulagement auquel mon âme aspire!... Adieu! je ne vois à ces tourments d'autre terme que la tombe.

Le 3 septembre.

Il faut que je parte! Merci, Wilhelm, d'avoir fixé ma résolution chancelante! Depuis quinze jours déjà je médite la pensée de m'éloigner d'elle. Il faut partir! Elle est encore une fois à la ville chez une amie. Et Albert... et... Il faut partir!

Le 10 septembre.

Quelle nuit, Wilhelm! Maintenant, je puis tout supporter. Je ne la verrai plus! Oh! que ne puis-je voler à ton cou, mon bon ami, et t'exprimer par mes transports, avec des torrents de larmes, les sentiments qui bouleversent mon cœur! Je suis là haletant et cherchant à reprendre un peu de calme; j'attends le matin, et les chevaux seront ici au lever du soleil.

Hélas! elle dort tranquillement, elle ne sait pas qu'elle ne me reverra jamais. Je me suis arraché d'auprès d'elle; j'ai eu la force, durant un entretien de deux heures, de ne pas trahir mon dessein. Et quel entretien, ô Dieu!

Albert m'avait promis d'être au jardin avec Charlotte aussitôt après souper. J'étais sur la terrasse, sous les grands marronniers, suivant des yeux le soleil que je voyais pour la dernière fois se coucher au-dessus de cette charmante vallée, de cette tranquille rivière. Que de fois je m'étais tenu là à côté d'elle, pour jouir de ce même spectacle magnifique ! et maintenant !...

Je me promenai dans l'allée qui m'était si chère ; une sympathie secrète m'avait souvent retenu en cet endroit, avant même de connaître Charlotte ; et combien nous nous étions réjouis en découvrant, dans les premiers temps de notre intimité, que nous avions tous deux la même préférence pour ce site ! Il faut avouer que c'est un des plus romantiques que j'aie jamais vus parmi ceux que l'art a produits.

D'abord on a, entre les marronniers, une vue très étendue. Mais, je m'en souviens, je t'ai déjà, je crois, souvent décrit tout cela dans mes lettres : comment, en avançant, on se trouve enfermé entre deux hautes charmilles ; comment l'allée s'assombrit de plus en plus en traversant un bosquet qui la prolonge, et se termine enfin par une petite enceinte dont la solitude vous pénètre d'une émotion mystérieuse. Je ressens encore l'impression que j'éprouvai en y entrant pour la première fois au milieu du jour ; il me semblait que ce lieu m'était déjà familier ; j'avais un pressentiment secret qu'il serait pour moi le théâtre de bien des joies et de bien des douleurs.

Je me nourrissais depuis environ une demi-heure des pensées douces et cruelles de séparation et de réunion, quand je les entendis monter sur la terrasse. Je courus à leur rencontre, je saisis en frissonnant la main de Charlotte et la baisai. Nous achevions de monter au moment où la lune se leva derrière la colline boisée. Tout en causant de diverses choses, nous approchâmes insensiblement du sombre cabinet de verdure. Charlotte y entra et s'assit ; Albert se plaça auprès d'elle, moi de même ; mais j'étais trop agité pour rester longtemps en place. Je me levai, je me tins devant elle, je me promenai de long en large, puis je me rassis ; j'éprouvais une véritable angoisse. Charlotte nous fit remarquer le bel effet du clair de lune, qui illuminait devant nous toute la terrasse à l'extrémité des char-

milles ; ce spectacle était magnifique, et d'autant plus frappant que tout autour de nous était plongé dans une obscurité presque complète. Nous nous taisions ; au bout de quelque temps elle commença : « Jamais je ne me promène au clair de lune sans penser à ceux des miens qui sont morts, sans que l'idée de la mort et de la vie future s'empare de moi. Nous revivrons ! ajouta-t-elle avec l'expression de la plus exquise sensibilité ; mais, Werther, nous retrouverons-nous ? nous reconnaitrons-nous ? Quel est votre sentiment ? qu'en dites-vous ?

— Charlotte, répondis-je en lui tendant la main, tandis que mes yeux se remplissaient de larmes, nous nous reverrons ! oui, nous nous reverrons ici et là-haut » ! Je ne pus en dire davantage... Wilhelm ! pourquoi fallait-il qu'elle m'adressât cette question, alors que je portais dans mon cœur toutes les angoisses de la séparation ?

« Et les êtres aimés que nous avons perdus, continua-t-elle, savent-ils quelque chose de nous ? Sentent-ils quand nous sommes heureux, et que nous nous souvenons d'eux avec une affection ardente ?... Oh ! l'image de ma mère flotte toujours autour de moi durant les soirées paisibles où je suis assise au milieu de ses enfants, des miens, qui se pressent autour de moi comme ils se pressaient autour d'elle ! Alors je regarde le ciel avec une larme de regret ; je voudrais qu'elle pût voir un seul instant comment je tiens la promesse que je lui ai faite, à sa dernière heure, d'être la mère de ses enfants ! Avec quelle émotion je lui crie : « Pardonne-moi, mère bien-aimée, de ne pas être  
« pour eux tout ce que tu étais ! Hélas ! je fais pourtant ce  
« que je puis : ils sont vêtus, nourris, et, ce qui est plus en-  
« core, ils sont choyés et aimés. Si tu pouvais, chère sainte,  
« voir dans quelle union nous vivons, tu remercierais, tu  
« glorifierais avec ardeur le Dieu de qui que tu imploras en  
« versant tes dernières larmes, tes larmes les plus amères,  
« le bonheur de tes enfants » !

Comme elle dit cela, Wilhelm ! oh ! qui pourrait le redire comme elle le dit ? Comment des caractères froids et inanimés pourraient-ils reproduire ces fleurs célestes de l'âme ? Albert l'interrompt avec douceur : « Vous vous affectez trop, ma chère Charlotte ; je sais combien ces idées vous sont chères, mais, je vous en prie... — O Albert ! lui dit-elle,

je sais que vous n'avez pas oublié les soirées que nous passions assis ensemble autour d'une petite table ronde, quand mon père était en voyage, et que nous avions envoyé les enfants se coucher. Souvent vous apportiez quelque bon livre, mais bien rarement il vous arrivait de nous faire la lecture. L'entretien de cette âme admirable ne valait-il pas mieux que toute autre chose ? Quelle femme ! si belle, si douce, si gaie, et toujours active ! Dieu sait combien de larmes j'ai répandues, prosternée devant lui dans mon lit, et le priant de me rendre semblable à elle ! — Charlotte ! m'écriai-je, et je me jetai à ses pieds, je lui pris la main et l'arrosai de mes pleurs ; Charlotte, la bénédiction de Dieu et l'esprit de ta mère reposent sur toi ! — Si vous l'aviez connue ! dit-elle en me serrant la main ; elle était digne d'être connue de vous » ! Je crus que j'allais m'anéantir. Jamais on n'avait prononcé sur moi une parole plus grande et plus glorieuse. Elle continua : « Et cette femme a dû mourir à la fleur de l'âge, lorsque son plus jeune fils n'avait pas six mois ! Sa maladie fut courte ; elle était calme et résignée ; elle ne se chagrina que pour ses enfants, surtout le tout petit. Quand elle approcha de sa fin, elle me dit : « Fais-les monter » ! et je les lui amenai. Les petits ne comprenaient pas ; les aînés étaient consternés. Comme ils se tenaient autour de son lit, elle éleva les mains et pria sur eux ; elle les baisa l'un après l'autre, les renvoya, puis me dit : « Sois leur mère ! » Je le lui promis. « Tu promets beaucoup, ma fille, me dit-elle : « le cœur d'un mère, l'œil d'une mère : tu sais ce que c'est ; « je l'ai vu souvent à tes larmes de reconnaissance. Aie tout « cela pour tes frères et sœurs ; aie pour ton père le dévouement fidèle et l'obéissance d'une épouse. Tu le consoleras ».

Elle demanda à le voir : il était sorti pour nous cacher la douleur qui dépassait ses forces ; le pauvre homme en était déchiré. Vous étiez dans la chambre, Albert ; elle entendit marcher, demanda qui était là, vous appela auprès d'elle. Et comme elle nous regarda ! comme son regard serein exprimait l'assurance que nous serions heureux, que nous le serions ensemble » ! Albert la saisit dans ses bras et l'embrassa en s'écriant : « Nous sommes heureux ! nous le serons » ! Cet Albert si calme n'était plus maître de lui, et moi, j'avais perdu le sentiment de mon existence.

« Werther, reprit-elle, une femme comme celle-là serait perdue pour toujours ! O Dieu ! quand je pense comment on se laisse enlever ce qu'on a de plus cher dans la vie ! Personne ne sent cela aussi vivement que les enfants ; les nôtres se lamentaient, encore longtemps après, de ce que « les hommes noirs avaient emporté maman » ! Elle se leva, je fus comme réveillé d'un songe et me sentis bouleversé. Je restais assis, tenant toujours sa main. « Allons-nous-en, dit-elle, il est temps » ! Elle voulut me retirer sa main, je la retins avec plus de force. « Nous nous reverrons, m'écriai-je, nous nous retrouverons ; nous nous reconnâtrons, sous quelque forme que ce soit !... Je pars, ajoutai-je, je pars volontairement, et pourtant, s'il me fallait dire : « C'est pour toujours » ! je ne pourrais le supporter. Adieu, Charlotte ! adieu, Albert ! nous nous reverrons. — Demain, je pense », répliqua-t-elle d'un ton enjoué. Ce que me fit éprouver ce demain !... Ah ! elle ne savait pas, quand elle retira sa main de la mienne... Ils suivirent l'allée ; je restai immobile, les regardant s'éloigner au clair de lune ; je me jetai à terre et j'épuisai mes larmes ; puis je me relevai précipitamment, je courus jusqu'au bord de la terrasse, et, de là, je vis encore en bas sa robe blanche briller dans l'ombre des grands tilleuls et atteindre la porte du jardin. Je tendis les bras, et tout disparut !

## LIVRE DEUXIÈME

Le 20 octobre 1771.

C'est hier que nous sommes arrivés ici. L'ambassadeur est indisposé, et devra garder la chambre quelques jours. S'il avait seulement un peu plus d'aménité, tout irait bien. Je vois, je vois bien que le destin me réserve de rudes épreuves. Mais courage! une humeur facile fait tout supporter... Une humeur facile! je ris en voyant que ce mot est venu sous ma plume. Oh! il ne me faudrait qu'un tempérament un peu plus confiant et plus insouciant, pour être l'homme le plus fortuné qui soit sous le soleil. Quoi! lorsque j'en vois d'autres, heureux dans leur suffisance, faire parade de leur maigre capacité, de leurs petits talents, je désespère, moi, de mes forces et de mes dons naturels? Dieu bon qui m'as donné tout cela, que n'en as-tu gardé la moitié, en m'accordant la confiance en moi-même et le contentement d'esprit!

Patience! patience! cela se passera, car je reconnais, mon ami, que tu as raison. Depuis que je suis jeté journellement parmi ces gens, que je vois ce qu'ils font et comment ils le font, je vis en bien meilleurs termes avec moi-même. Assurément, puisque nous sommes ainsi faits que nous comparons toutes choses à nous, et nous à toutes choses, notre bonheur ou notre malheur dépend des objets de cette comparaison, de sorte que rien n'est si dangereux pour nous que la solitude.

Notre imagination, portée par sa nature même à s'élever, et encore excitée par les figures imaginaires que lui offre la

poésie, se représente une échelle d'êtres où nous occupons le degré inférieur. Tout ce qui est en dehors de nous nous paraît plus beau, et tous les hommes plus parfaits que nous-mêmes. Et cela est tout naturel : nous sentons tellement nos imperfections ! et souvent un autre nous semble posséder précisément ce qui nous manque ; aussitôt nous lui accordons par surplus tout ce que nous avons ; puis, pour couronner l'œuvre, une certaine aisance idéale, qui exclut toute pensée d'effort. Et voilà ce bienheureux mortel devenu un assemblage de toutes les perfections que nous avons créées nous-mêmes.

Au contraire, quand nous persévérons simplement dans nos efforts, malgré toute notre faiblesse et nos difficultés, il se trouve souvent que nous faisons plus de progrès en avançant lentement et en louvoyant que d'autres en employant la voile et la rame... Et, en somme, on sent véritablement ce qu'on vaut, quand on se voit atteindre les autres à la course, ou même les dépasser.

Le 26 novembre.

Je commence à trouver ma situation relativement supportable. Ce qu'elle a de mieux, c'est que l'occupation ne manque pas ; et puis, la vue de tant de gens, de tant de figures nouvelles de toutes sortes, est pour mon âme un spectacle toujours varié. J'ai fait la connaissance du comte de C... ; c'est un homme que je suis forcé de respecter chaque jour davantage : un esprit vaste et supérieur, exempt de froideur, bien qu'il embrasse beaucoup d'objets, et dont l'entretien laisse voir si clairement qu'il est éminemment capable de ressentir l'amitié et l'amour !

Il s'est pris de sympathie pour moi un jour que j'étais allé l'entretenir d'une affaire dont on m'avait chargé ; il a senti, dès les premiers mots échangés, que nous nous comprenions, et qu'il pouvait causer avec moi comme il ne le ferait pas avec tout le monde. Je ne puis assez me louer de la franchise dont il use avec moi. Il n'y a pas au monde de plus véritable, de plus sensible joie, que de voir une grande âme s'ouvrir à nous.

Le 24 décembre.

L'ambassadeur me cause bien des désagréments; je l'avais prévu. C'est le sot le plus pointilleux qu'on puisse voir, n'avançant que pas à pas, et formaliste comme une vieille fille; il n'est jamais satisfait de lui-même; aussi personne ne peut le satisfaire. J'aime à travailler d'inspiration et à laisser mon travail tel qu'il se trouve; eh bien! il est capable de me rendre un mémoire en disant: « Il est bon, mais revoyez-le. On trouve toujours une expression meilleure, une particule plus précise ». Alors j'ai envie de me donner au diable! Il ne faudrait oublier ni point ni virgule; il est l'ennemi acharné de toute inversion, comme il m'en échappe souvent; si l'on ne débite pas constamment ses périodes sur le rythme traditionnel, comme un air d'orgue de Barbarie, il n'y comprend plus rien. C'est un supplice d'avoir affaire à un homme pareil!

La confiance que me témoigne le comte de C... est toujours mon unique dédommagement. Il m'a exprimé franchement, l'autre jour, combien lui déplaisent la lenteur et les scrupules exagérés de mon ambassadeur. « Ces gens-là, me disait-il, rendent la vie dure à eux-mêmes et aux autres; mais il faut s'y résigner, comme un voyageur obligé de passer par-dessus une montagne. Il est certain que le chemin serait beaucoup plus court et plus commode si la montagne n'était pas là; mais elle y est, et il faut la franchir »!

Mon vieux pédant s'aperçoit bien de la préférence que le comte m'accorde sur lui; il en est vexé, et saisit toutes les occasions de me dire du mal du comte; je prends tout naturellement parti pour ce dernier, et cela ne fait qu'empirer les choses.

Hier, il m'a mis tout à fait en colère, car je me sentais aussi visé par ses paroles. Il me dit que le comte possédait sans doute des aptitudes pour la diplomatie, qu'il avait le travail facile et maniait bien la plume; mais qu'il manquait d'une érudition solide, comme tous les beaux esprits. Il débita tout cela d'un air qui signifiait: « Sens-tu bien ce trait »? Mais il manqua son but: je ne fis que mépriser un homme capable de penser et d'agir de la sorte. Je lui tins tête, et luttai avec une certaine vivacité. Je lui dis que le comte était un homme digne de toute estime, tant par son

caractère que par ses connaissances. « Je n'ai jamais connu personne, ajoutai-je, qui ait autant réussi à élargir son esprit, à lui faire embrasser une infinité d'objets, tout en conservant tant d'activité dans la vie ordinaire ». Mais c'était là de l'hébreu pour sa pauvre cervelle, et je pris congé de lui, de peur qu'en continuant à déraisonner il ne m'échauffât trop la bile.

Et c'est votre faute, à vous tous qui, par vos beaux discours, m'avez fait accepter ce joug en me prêchant sans cesse la nécessité d'une vie active ! Active !... S'il n'en fait pas plus que moi, celui qui plante ses pommes de terre et se rend à cheval à la ville pour y vendre son blé, je veux bien me fatiguer à ramer encore dix ans sur cette galère où me voici enchaîné !

Et cette misère brillante ! et l'ennui qu'on éprouve au milieu des vilaines gens qu'on voit rassemblés ici ! Comme ils se disputent la préséance ! comme ils sont jour et nuit aux aguets pour gagner un pouce de terrain l'un sur l'autre ! Comme les plus mesquines, les plus misérables passions se montrent là sans voile ! Par exemple, il y a ici une femme qui entretient chacun de sa noblesse et de ses terres, si bien que tout étranger doit penser : « Voilà une sottise étrangement entichée de sa naissance et du renom de ses domaines » ! Mais c'est bien pis encore : cette femme est tout bonnement fille d'un greffier des environs !... Vois-tu, je ne puis comprendre que l'espèce humaine ait assez peu de sens pour se déshonorer par de telles bassesses.

Il est vrai, mon ami, que je vois mieux chaque jour combien il est insensé de juger des autres sur soi. Et j'ai déjà tant à faire en moi-même ! tant de peine à apaiser les orages de mon cœur !... Ah ! je laisserais bien volontiers les autres cheminer à leur guise, si seulement ils voulaient m'en laisser faire autant.

Ce qui m'irrite le plus, ce sont ces odieuses distinctions sociales. Je reconnais autant que personne la nécessité de la différence des conditions, et tous les avantages que j'en retire moi-même ; mais je voudrais qu'elle ne me barrât pas le chemin justement là où je pourrais encore goûter sur terre un peu de plaisir, une lueur de bonheur.

Dernièrement, j'ai fait à la promenade la connaissance d'une demoiselle de B..., personne fort aimable, qui a con-

servé beaucoup de naturel au milieu de ces mœurs guindées. Nous causâmes, nous nous plûmes réciproquement, et je lui demandai, en la quittant, la permission d'aller la voir chez elle. Elle me l'accorda si franchement que je pus à peine attendre un moment convenable pour m'y rendre. Elle n'est pas de cette ville, et demeure chez une vieille tante. La physionomie de cette dernière ne me plut pas ; j'eus néanmoins pour elle beaucoup d'attentions ; je m'adressai surtout à elle, et, en moins d'une demi-heure, j'eus compris ce que sa nièce elle-même m'avoua plus tard : que la pauvre tante se voit dénuée de tout dans sa vieillesse, ne possédant ni fortune convenable ni esprit, n'ayant d'autre appui que sa généalogie, d'autre refuge que le rang où elle s'enferme comme dans un retranchement, ni d'autre plaisir que de regarder, du haut de ses étages, par-dessus la tête des bourgeois. On dit qu'elle a été belle dans sa jeunesse, et qu'elle a follement gâché sa vie. Elle a commencé par rendre malheureux plus d'un pauvre garçon par ses caprices ; puis, devenue un peu mûre, elle a courbé la tête sous le joug d'un vieil officier, lequel, en échange de son obéissance et d'un revenu raisonnable, avait consenti à passer avec elle l'âge d'airain. Il est mort, et maintenant, parvenue à l'âge de fer, elle se trouve toute seule. Personne ne la regarderait, si sa nièce n'était pas si aimable.

Le 8 janvier 1772.

Quelles gens que ceux-ci, dont l'âme tout entière ne s'attache qu'à l'étiquette ; qui appliquent, durant des années, toutes leurs pensées et tous leurs efforts à monter adroitement d'une place à table ! Et ce n'est pas qu'ils n'aient rien d'autre à faire ; au contraire, la besogne s'accumule, précisément parce qu'une foule de petites difficultés empêchent d'expédier les affaires sérieuses. La semaine dernière, il y eut des querelles pendant une course en traîneaux, et la partie fut complètement gâtée.

Les insensés, qui ne voient pas qu'en réalité la place n'est d'aucune importance, puisque celui qui occupe la première joue si rarement le rôle principal ! Combien de rois sont

gouvernés par leur ministre ! combien de ministres par leur secrétaire ! Et qui donc est le premier ? Celui-là, ce me semble, qui voit plus loin que les autres, et qui est assez puissant ou assez fin pour diriger leurs facultés et leurs passions vers l'accomplissement de ses desseins.

Le 20 janvier.

Il faut, chère Charlotte, que je vous écrive ; c'est dans la salle d'une chétive auberge de campagne où j'ai cherché un abri contre le mauvais temps. Aussi longtemps que j'ai erré sans but dans cette triste et laide ville de D..., parmi cette foule d'étrangers vraiment étrangers à mon cœur, je n'ai pas eu un instant, pas un seul, où ce cœur m'ait poussé à vous écrire. Ici, dans cette cabane étroite et solitaire, où la neige et les grêlons font rage contre ma petite fenêtre, ma première pensée a été pour vous. Dès en entrant, votre image, votre souvenir, ô Charlotte, se sont emparés de moi, m'ont pénétré d'une si sainte, d'une si brûlante émotion ! Dieu bon ! j'ai retrouvé pour la première fois un moment de bonheur !

Si vous me voyiez, mon amie, dans ce chaos de distractions ! si vous voyiez comme tout en moi se dessèche ! Pas un instant de plénitude du cœur ! pas une heure de félicité ! rien ! rien ! Il me semble que je suis devant la boîte d'un montreur de pièces curieuses, regardant défiler les petits bonshommes sur leurs petits chevaux ; je me demande souvent si tout cela n'est pas une illusion d'optique. Je joue mon rôle, moi aussi, ou plutôt on me fait manœuvrer comme une marionnette ; parfois, je saisis la main de bois de mon voisin, et je recule en frissonnant. Le soir, je me promets le plaisir de voir le lever du soleil, et je ne puis me décider à sortir du lit ; le jour, j'espère être réjoui par le clair de lune, et puis, je reste dans ma chambre. Je ne sais pas bien pourquoi je me lève, pourquoi je me couche.

Le levain qui donnait l'impulsion à ma vie me manque ; le charme qui me tenait éveillé au milieu des nuits ; qui, le matin, m'arrachait au sommeil, est perdu pour moi, il s'est évanoui.

J'ai trouvé ici un seul être qui mérite le nom de femme : c'est une demoiselle de B... Elle vous ressemble, ma chère Charlotte, s'il est possible de vous ressembler. « Hé ! dites-vous, le voilà qui se met à faire des compliments gracieux » ! Il y a du vrai là dedans. Depuis quelque temps je suis très aimable, ne pouvant être autre chose ; j'ai beaucoup d'esprit, et les dames disent que personne ne s'entend comme moi à louer finement (ajoutez : et à mentir ; car on ne peut s'en tirer autrement, vous comprenez ?). Mais je voulais vous parler de M<sup>lle</sup> de B... Elle a une belle âme qui se reflète toute entière dans ses yeux bleus. Son rang lui est à charge, parce qu'il ne satisfait aucun des vœux de son cœur. Elle aspire à sortir de ce tourbillon, et nous passons mainte heure, en imagination, parmi des scènes champêtres où règne une félicité sans mélange ; où vous êtes, hélas ! Que de fois je l'oblige à vous rendre hommage ! Mais non, elle le fait de son plein gré ; elle aime à entendre parler de vous, elle vous aime...

Oh ! que ne suis-je assis à vos pieds dans cette chère petite chambre si intime, nos chers enfants se roulant tous ensemble autour de moi !

Si vous trouviez qu'ils deviennent trop bruyants, je les rassemblerais en cercle, et je les tiendrais tranquilles au moyen de quelque conte bien terrible.

Le soleil se couche radieux au-dessus de la campagne étincelante de neige ; la tempête s'est dissipée, et moi... il faut que je retourne m'enfermer dans ma cage... Adieu ! Albert est-il auprès de vous ? Et comment ?... Que Dieu me pardonne cette question !

Le 8 février.

Voici huit jours que nous avons le temps le plus abominable, et cela me fait du bien : car, depuis que je suis ici, je n'ai pas vu luire au ciel une seule belle journée que quelqu'un ne me l'ait empoisonnée ou troublée, tandis que, s'il pleut à verse, s'il neige, s'il gèle ou dégèle, je me dis : « Bon ! il ne pourra toujours pas faire plus mauvais dedans que dehors », ou *vice versa*, et j'en prends mon parti. Quand,

au matin, le lever du soleil promet un beau temps pour la journée, je ne puis jamais m'empêcher de m'écrier : « Voilà encore un bienfait du Ciel qu'ils vont pouvoir s'ôter les uns aux autres » ! Il n'est rien dont ils ne se dépouillent : santé, bonne renommée, contentement, repos ! Et, la plupart du temps, c'est par sottise, manque de jugement, étroitesse d'esprit, et, à les entendre, dans les meilleures intentions du monde. Souvent j'ai envie de les prier à genoux de ne pas se déchirer les entrailles avec tant de fureur.

Le 17 février.

Je crains que mon ambassadeur et moi ne puissions plus rester longtemps ensemble. Cet homme est absolument insupportable. Sa manière de travailler et de mener les affaires est tellement ridicule que je ne puis m'empêcher de le contredire, ni souvent, de faire les choses à mon idée, à ma façon ; et, tout naturellement, il n'est pas satisfait. Dernièrement il s'en est plaint à la cour ; le ministre m'a fait une réprimande, douce à la vérité, mais enfin une réprimande. J'étais sur le point de donner ma démission, lorsque j'ai reçu de lui une lettre particulière qui m'a fait tomber à genoux, en adoration devant l'élévation, la noblesse et la sagesse de son esprit<sup>1</sup>. Comme il me reproche l'excès de ma susceptibilité ! Mes idées exaltées d'activité, d'influence sur les autres, mon ambition de conquérir une situation en vue dans les affaires, il les tient, il est vrai, pour une ardeur louable chez un jeune homme, et ne cherche pas à les détruire ; mais il s'efforce de les modérer, de les guider vers le but où elles pourront trouver leur emploi véritable et produire d'utiles effets. Aussi me voilà réconforté pour huit jours et réconcilié avec moi-même. Quel trésor que la tranquillité d'esprit et le contentement de soi ! Ah ! cher ami, si seulement ce joyau n'était pas aussi fragile qu'il est beau et précieux !

1. Nous avons, par respect pour cet homme éminent, supprimé la lettre dont il s'agit, ainsi qu'une autre dont il est question un peu plus loin, ne croyant pas que même la vive reconnaissance du public pût faire excuser une telle hardiesse.

Le 20 février.

Que Dieu vous bénisse, mes bien-aimés ! qu'il vous donne tous les jours heureux qu'il me refuse !

Je te remercie, Albert, de m'avoir trompé. J'attendais la nouvelle que vous aviez fixé le jour de vos noces ; j'avais résolu, ce jour-là, d'enlever solennellement de la muraille la silhouette de Charlotte et de l'enfourer sous d'autres papiers. Et maintenant vous êtes unis, et ce portrait est encore là ! Il y restera donc ! Pourquoi pas ? Je sais que je suis aussi auprès de vous, et dans le cœur de Charlotte, sans que cela te fasse tort ; je sais même que j'y ai la seconde place ; je veux, je dois la garder. Oh ! je deviendrais fou si elle pouvait oublier... Albert, cette pensée, c'est l'enfer ! Adieu, Albert !... Ange du ciel, adieu ! adieu, Charlotte !

Le 15 mars.

Je viens de subir un affront qui me chassera d'ici. J'en grince des dents ! Malédiction ! la chose est irréparable, et vous seuls en êtes cause, vous qui m'avez poussé, aiguillonné, persécuté pour me faire occuper un poste qui ne me convenait pas. J'ai ce que je mérite ! et vous aussi ! Et ne va pas dire, comme toujours, que ce sont mes idées extravagantes qui ont tout gâté ! Voici, mon cher monsieur, un récit simple et clair, tel que le ferait un chroniqueur.

Le comte de C... m'aime et me distingue ; chacun sait cela, et je te l'ai déjà dit cent fois. Hier, j'ai dîné chez lui ; c'était précisément le jour où s'y rassemblent, pour passer la soirée, ces messieurs et ces dames de la noble société. Je n'y avais pas pensé, et, de plus, il ne m'était jamais venu à l'esprit que nous autres subalternes ne sommes pas à notre place parmi eux. Bon ! je dîne donc avec le comte ; en sortant de table, nous nous promenons de long en large dans le grand salon ; je cause avec lui, avec le colonel B..., qui arrive sur ces entrefaites ; l'heure de la réunion approche, et moi, Dieu sait si je pensais à rien ! Entre la très haute et puissante dame de S..., accompagnée de monsieur son époux

et de son grand oison de fille, à la poitrine plate, à la taille menue, grâce au corset. Ils passent devant moi en levant dédaigneusement les yeux et le nez, ainsi qu'il sied à de si nobles personnages. Comme toute cette race m'est cordialement antipathique, j'allais prendre congé et n'attendais que le moment où le comte serait délivré de leur assomant verbiage, lorsque arrive M<sup>lle</sup> de B... Je me sens toujours le cœur un peu épanoui en la voyant; je restai donc, je me plaçai derrière sa chaise, et ne remarquai qu'au bout de quelque temps qu'elle ne me parlait pas avec sa franchise ordinaire, mais d'un air un peu embarrassé. Cela me frappa. « Est-elle donc aussi comme le reste de ce monde-là » ? me dis-je. J'en fus piqué et voulus me retirer; et pourtant je restai, parce que j'aurais voulu la justifier, que je croyais me tromper, que j'espérais encore recevoir d'elle une bonne parole... enfin ce que tu voudras. Cependant le salon se remplissait. Le baron F..., portant sur lui toute une garde-robe datant du couronnement de l'empereur François I<sup>er</sup>; le conseiller aulique R... (qu'on intitule ici, par respect pour ses fonctions, M. de R...) avec sa sourde moitié, etc., sans oublier J..., si ridiculement accoutré, qui répare les brèches de son habillement gothique avec des chiffons à la nouvelle mode : tout cela arrive en foule. Je cause avec quelques personnes de ma connaissance, toutes se montrent fort laconiques. Je songeais... et je ne faisais attention qu'à M<sup>lle</sup> de B... Je ne remarquais pas que les femmes assises à l'autre bout du salon se parlaient à l'oreille, que ces chuchotements circulaient parmi les messieurs, que M<sup>me</sup> de S... s'entretenait avec le comte; c'est M<sup>lle</sup> de B... qui m'a raconté tout cela plus tard. Enfin le comte s'avança vers moi et m'emmena dans l'embrasement d'une fenêtre. « Vous connaissez, me dit-il, la bizarrerie de nos usages; je m'aperçois que la société est mécontente de vous voir ici. Je ne voudrais pas pour tout... — Excellence, interrompis-je, je vous demande mille pardons; j'aurais dû y songer plus tôt, mais je suis sûr que vous excuserez mon étourderie. J'avais tout à l'heure l'intention de me retirer, un mauvais génie m'a retenu », ajoutai-je en souriant et en m'inclinant. Le comte me serra les mains avec une émotion qui disait tout. Je me glissai tout doucement hors de cette illustre compagnie, je sortis, montai en cabriolet et me fis conduire à

M... pour voir du haut de la colline le coucher du soleil, en lisant dans mon Homère le chant magnifique où Ulysse est hébergé par l'excellent porcher. Tout allait bien jusque-là.

Le soir je reviens pour souper. Il n'y avait encore dans la salle de l'hôtel que quelques personnes qui jouaient aux dés sur un coin de la table, après avoir relevé la nappe. Arrive l'honnête A..., qui dépose son chapeau tout en me regardant, s'approche et me dit à voix basse : « Tu as donc eu des désagréments? — Moi? dis-je. — Le comte t'a prié de quitter la compagnie. — Au diable la compagnie! m'écriai-je, j'étais trop heureux de me retrouver en plein air. — Tant mieux, répondit-il, que tu prennes la chose du bon côté; mais ce qui me fâche, c'est qu'elle est déjà sue partout ». Alors seulement je commençai à ressentir du dépit. Chaque fois que quelqu'un entrait pour souper et me regardait, je pensais : « C'est à cause de cette affaire qu'on te regarde », et cela me faisait bouillir le sang.

Et c'est bien pis aujourd'hui : partout où je vais on me plaint; j'apprends que mes envieux triomphent et disent : « Voyez ce qui arrive à ces présomptueux qui se targuent d'un brin d'esprit qu'ils possèdent, et se croient par là autorisés à se mettre au-dessus de toutes les bienséances... » et autres maudits commérages... C'est à s'enfoncer un couteau dans le cœur! car on a beau parler tant qu'on voudra d'indépendance de caractère, je voudrais bien voir celui qui peut supporter d'entendre jaser sur son compte des maraudeurs qui ont prise sur lui. Quand leurs propos sont sans fondement, ah! certes alors on peut facilement les laisser dire.

Le 16 mars.

Tout se réunit pour m'exaspérer. Aujourd'hui, rencontrant M<sup>lle</sup> de B... dans l'allée de la promenade, je n'ai pu m'empêcher de lui parler, de l'emmener un peu à l'écart du reste de la société et de lui exprimer la peine que m'avait faite sa conduite de l'autre jour. « O Werther! me répondit-elle d'une voix profondément émue, avez-vous pu, vous qui connaissez mon cœur, interpréter ainsi mon trouble? Que

n'ai-je pas souffert à cause de vous, dès le moment où je suis entrée dans ce salon? Je prévoyais tout ce qui est arrivé; cent fois les mots me sont venus sur les lèvres pour vous avertir. Je savais que les dames de S... et de T..., ainsi que leurs maris, aimeraient mieux se retirer que de rester en votre société; je savais que le comte ne peut pas se brouiller avec eux... et maintenant que de bruit! — Que voulez-vous dire, Mademoiselle? lui demandais-je, dissimulant mon saisissement : car, en me rappelant tout ce qu'Adelin m'avait dit avant-hier, je crus, en cet instant, sentir de l'eau bouillante couler dans mes veines. — Si vous saviez ce que cela m'a déjà coûté »! continua l'aimable fille, les larmes aux yeux. Je n'étais plus maître de moi; j'allais me jeter à ses pieds. « Expliquez-vous »! m'écriai-je. Les larmes coulèrent sur ses joues; j'étais hors de moi. Elle les essuya sans chercher à les cacher. « Vous connaissez ma tante, reprit-elle; elle assistait à cette scène, et de quels yeux elle a vu tout cela! Werther, hier soir et ce matin encore il m'a fallu subir un sermon au sujet de ma liaison avec vous; il m'a fallu vous entendre dénigrer, ravalé, et je ne pouvais, je n'osais vous défendre qu'à demi »!

Chacune de ses paroles m'entraîna comme une épée dans le cœur. Elle ne sentait pas qu'elle eût dû, par pitié, me taire tout cela; elle continua à m'expliquer comment on gloserait encore sur cette affaire; comment certaines gens en triompheraient; comment on se réjouirait malignement de me voir puni de la présomption et du dédain pour les autres qu'on me reproche depuis si longtemps. O Wilhelm! entendre tout cela de sa bouche, et du ton de la sympathie la plus sincère!... Cela m'a bouleversé, et j'en ai encore la rage dans le cœur. Je voudrais que quelqu'un osât me le répéter en face pour pouvoir lui passer mon épée au travers du corps; la vue du sang me ferait du bien. Ah! cent fois j'ai saisi un couteau pour délivrer mon cœur du poids qui l'étouffe. On raconte qu'il existe une noble race de chevaux qui, lorsqu'ils sont échauffés à l'excès par la poursuite, ont l'instinct de s'ouvrir eux-mêmes une veine avec les dents afin de ne pas suffoquer. J'éprouve souvent la même chose; je voudrais m'ouvrir une veine et me faire ainsi libre pour l'éternité.

Le 24 mars.

J'ai offert ma démission à la cour; j'espère qu'elle sera acceptée, et vous me pardonnerez de ne pas vous en avoir préalablement demandé la permission. Il faut absolument que je parte; je sais tout ce que vous auriez à me dire pour me persuader de rester; ainsi...

Tâche d'adoucir pour ma mère l'amertume de cette nouvelle! Je ne puis rien pour moi-même; il faut donc qu'elle prenne son parti de ce que je ne puis rien pour elle non plus. Je sais bien que cela doit lui être douloureux. Voir son fils, dès ses premiers pas dans la brillante carrière qui devait le conduire au conseil privé ou à une ambassade, s'arrêter ainsi brusquement et ramener sa bête à l'écurie!

Appelez cela comme vous voudrez; cherchez toutes les combinaisons possibles de circonstances qui m'auraient permis de rester, qui m'en auraient fait un devoir: il n'est plus temps, je pars. Et, pour que vous sachiez où je vais, il y a ici un prince de\*\*\* qui se plaît fort en ma société; quand il a su mon intention, il m'a prié de l'accompagner dans ses terres pour y passer la belle saison. Je serai entièrement maître de moi-même, il me l'a promis; et, comme nous nous entendons jusqu'à un certain point, je veux bien en courir la chance, et je partirai avec lui.

*POST-SCRIPTUM*

Le 19 avril.

Merci de tes deux lettres; je n'y ai pas répondu parce que celle-ci attendait que j'eusse reçu de la cour mon congé. Je craignais que ma mère ne s'adressât au ministre et ne suscît des obstacles à mon dessein. Mais voilà qui est fait! le congé est arrivé. Je ne veux pas vous dire avec quel regret on me l'a accordé, ni ce que m'écrit le ministre; vos lamentations éclateraient de plus belle. Le prince héritier m'a envoyé comme présent d'adieu vingt-cinq ducats avec un mot qui m'a ému jusqu'aux larmes; je n'ai donc plus besoin de l'argent que je demandais à ma mère dans ma dernière lettre.

Le 5 mai.

Demain je partirai d'ici. Comme ma ville natale n'est qu'à six milles de ma route, je veux la revoir et me rappeler les jours d'autrefois, ces jours heureux qui s'écoulaient dans le rêve. J'entrerai par la même porte par où je sortis en voiture avec ma mère, lorsque, après la mort de mon père, elle quitta ces lieux si chers, si familiers, pour s'enfermer dans son insupportable ville. Adieu, Wilhelm ! tu auras des nouvelles de mon expédition.

Le 9 mai.

J'ai accompli mon pèlerinage au lieu de ma naissance avec toute la dévotion d'un vrai pèlerin, et j'y ai été saisi de mille sentiments inattendus. Arrivé au grand tilleul qui se dresse à un quart de lieue de la ville, sur la route de S..., je fis arrêter et descendis de voiture en disant au postillon de continuer ; je voulais aller à pied pour savourer chaque souvenir comme une impression nouvelle et dans toute sa vivacité, en me laissant guider par mon cœur.

J'étais debout sous ce tilleul qui avait été, dans mon enfance, le but et le terme de mes promenades. Que tout était changé ! Alors, dans mon heureuse ignorance, j'aspirais à m'élancer dans le monde inconnu où j'espérais trouver pour mon cœur tant d'aliments, tant de jouissances, qui devaient le remplir et satisfaire ses désirs impatients ! M'en voici revenu, de ce vaste monde... O mon ami ! que j'en rapporte d'espoirs trompés et de projets détruits !...

Je voyais se dresser devant moi les montagnes vers lesquelles s'étaient tant de fois élancés mes vœux ! Il m'arrivait de rester assis à cette place des heures entières, souhaitant ardemment de me transporter jusque-là, m'enfonçant de toute mon âme dans ces forêts, dans ces vallées qui s'offraient à mes regards si attrayantes sous leurs voiles de vapeurs ! Et quand arrivait l'heure fixée pour mon retour, avec quelle répugnance je m'éloignais de cet endroit qui m'était si cher !... Je m'avançai vers la ville, saluant toutes les maisonnettes entourées de jardins qui dataient d'autre-

fois; les nouvelles me déplaisaient, ainsi que tous les autres changements qu'on avait faits. Je franchis la porte de la ville, et je me retrouvai à l'instant et tout entier. Cher Wilhelm, je ne veux pas entrer dans tous les détails; ils seraient aussi monotones dans mon récit qu'ils étaient pour moi pleins de charmes. Je m'étais promis de loger sur la place du marché, tout à côté de notre ancienne maison. En m'y rendant, je remarquai que la salle d'école, où une brave vieille nous rassemblait dès notre enfance comme des moutons enfermés dans un parc, avait été convertie en boutique. Je me souvins de mes agitations, de mes larmes, du morne accablement d'esprit, du serrement de cœur que j'avais endurés dans ce trou... Je ne faisais pas un seul pas sans trouver quelque chose à remarquer. Un pèlerin en Terre sainte ne rencontre pas autant de lieux consacrés par de pieux souvenirs, et son âme ne saurait guère être aussi remplie de saintes émotions...

Encore un exemple entre mille. Je descendis la rivière jusqu'à une certaine ferme : c'était le chemin que je suivais autrefois; j'y revis les endroits où je luttais avec d'autres garçons à qui ferait le plus de ricochets. Que je me rappelai vivement être souvent resté là, regardant couler l'eau, la suivant en esprit avec de si étranges pressentiments! me faisant une idée si merveilleuse des contrées vers lesquelles elle se dirigeait! si vite arrêté par les bornes de mon imagination, et pourtant ne pouvant m'empêcher d'aller plus loin, toujours plus loin, jusqu'au moment où je me perdais tout entier dans la contemplation d'un lointain invisible!... Vois-tu, mon cher, tels étaient nos grands ancêtres, tout aussi bornés et tout aussi heureux! leurs sentiments, leur poésie, avaient cette naïveté enfantine. Quand Ulysse parle de la mer incommensurable et de la terre sans limites, que cette parole est vraie, humaine, profonde, étroite et mystérieuse! A quoi me sert de pouvoir dire aujourd'hui, avec le premier écolier venu, que la terre est ronde? Il n'en faut à l'homme que quelques mottes pour être heureux; il lui en faut moins encore pour trouver dessous le repos.

Me voici à présent dans le château de chasse du prince. Je vis jusqu'ici en fort bons termes avec ce grand seigneur; c'est un homme sincère et simple. Mais il est entouré de gens singuliers, auxquels je ne comprends rien. Ils n'ont

pas l'air de fripons, mais ils n'ont pas non plus la mine d'honnêtes gens. Il y a des jours où ils me semblent honnêtes, et pourtant je ne puis avoir confiance en eux. Ce qui me fâche encore, c'est que le prince parle souvent de choses qu'il ne connaît que par ouï-dire ou par ses lectures, et en restant exactement au point de vue d'où on les lui a montrées.

De plus, il estime mon intelligence et mes talents plus que mon cœur, qui pourtant est la seule chose dont je sois fier et qui est l'unique source de tout : de toute force, de toute félicité et de toute souffrance. Ah ! ce que je sais, chacun peut le savoir... ; mais mon cœur, nul que moi ne le possède.

Le 25 mai.

J'avais en tête une idée dont je ne voulais vous rien dire jusqu'à ce qu'elle fût réalisée ; maintenant que cela ne sera pas, je puis aussi bien vous en parler. Je voulais me faire soldat ; depuis longtemps cela me tenait au cœur. C'est surtout pour cette raison que j'ai suivi ici le prince, qui est général au service de \*\*\*. Pendant une promenade, je lui ai découvert mon dessein ; il m'en a dissuadé, et il aurait fallu chez moi une passion véritable, au lieu d'une fantaisie, pour m'empêcher d'écouter ses raisons.

Le 11 juillet.

Tu diras ce que tu voudras : je ne puis plus rester ici. Qu'y ai-je à faire ! L'ennui me prend. Le prince me traite aussi bien qu'il est possible ; mais enfin je ne suis pas à ma place. Nous n'avons au fond rien en commun. C'est un homme intelligent, mais d'une intelligence très ordinaire ; sa conversation ne m'intéresse pas plus que la lecture d'un ouvrage bien écrit. Je resterai encore huit jours, et puis je reprendrai ma vie errante. Ce que j'ai fait de mieux ici, ce sont mes dessins. Le prince a le sentiment de l'art ; ce sen-

timent serait encore plus vif, s'il n'était entravé par la détestable habitude des formes scientifiques et des termes consacrés. Souvent (et cela m'exaspère), tandis que j'emploie toute l'ardeur de mon imagination à lui faire parcourir le domaine de la nature et de l'art, lui tout à coup croit faire merveille en jetant en travers du chemin quelque terme technique bien estampillé.

Le 16 juillet.

Oui, c'est vrai, je ne suis qu'un voyageur, un pèlerin sur la terre ! Et vous, êtes-vous donc plus ?

Le 18 juillet.

Où je compte aller ? Je vais te le dire en confidence. Il faut bien que je reste encore quinze jours ici ; ensuite je me suis persuadé que j'ai envie de visiter les mines de \*\*\* ; au fond, ce n'est pas cela : je ne veux que me rapprocher de Charlotte, voilà tout.

Je me moque de mon cœur... et je fais ce qu'il veut.

Le 29 juillet.

Non, c'est bien ! tout est bien !... Moi son mari ! O Dieu qui m'as créé ! si tu m'avais préparé une telle félicité, ma vie entière serait une prière continuelle ! Je ne veux pas disputer contre toi ; pardonne-moi ces larmes, pardonne-moi mes désirs inutiles !... Elle, ma femme ! J'aurais pu serrer dans mes bras l'être le plus adorable qui soit sous le soleil !... Wilhelm, je frissonne de tout mon corps quand le bras d'Albert entoure sa taille svelte.

Et m'est-il permis de le dire ? Pourquoi non, Wilhelm ? Elle eût été plus heureuse avec moi qu'avec lui ! Oh ! il n'est pas l'homme qui peut combler tous les vœux de ce cœur !

Un certain manque de sensibilité, un manque... penses-en ce que tu voudras... qui fait que son cœur ne bat sympathiquement à... oh ! à certains passages d'un livre favori, où mon cœur et celui de Charlotte se rencontrent et se confondent ; en cent autres occasions, quand il nous arrive d'exprimer nos sentiments sur quelque action d'une tierce personne... Cher Wilhelm... Il est vrai qu'il l'aime de toute son âme, et que ne mérite pas un pareil amour ?

J'ai été interrompu par un importun. Mes larmes sont séchées, me voilà distrait. Adieu, mon ami !

Le 4 août.

Je ne suis pas le seul auquel pareille chose arrive. Tous les hommes sont déçus dans leurs espérances, trompés dans leur attente.

Je suis allé voir ma brave femme du tilleul. L'aîné des garçons accourut à ma rencontre ; ses cris de joie attirèrent sa mère qui paraissait très abattue. Sa première parole fut : « Ah ! mon bon monsieur ! mon petit Jeannot est mort » ! C'était son plus jeune enfant. Je restai silencieux. « Et mon mari, ajouta-t-elle, est revenu de Suisse les mains vides, et, sans quelques bonnes âmes, il lui aurait fallu faire la route en mendiant ; la fièvre l'avait pris en chemin ». Je ne pus rien lui dire ; je fis un petit présent à l'enfant ; elle me pria d'accepter quelques pommes ; j'y consentis, et je quittai ce lieu plein de tristes souvenirs.

Le 21 août.

En un tour de main je me trouve changé. Parfois un rayon de joie et de vie essaye bien de poindre en moi ; hélas ! il ne dure qu'un instant !... Quand je m'enfonce ainsi dans mes rêveries, je ne puis me défendre de cette pensée : « Qu'arriverait-il si Albert mourait ? Tu pourrais devenir... oui, elle deviendrait... ! » et puis je poursuis cette chimère jusqu'à ce qu'elle me mène à des abîmes qui me font reculer en tremblant.

Quand je sors de la ville, en prenant la route que je suivis pour la première fois en voiture le jour où j'allai chercher Charlotte pour la conduire au bal, je pense combien tout alors était différent !

Tout, oui, tout a disparu ! Plus un vestige de ce monde d'autrefois ! plus un seul battement de cœur où je retrouve mes sentiments d'alors ! J'éprouve ce qu'éprouverait un revenant en revoyant consumé, tombant en ruines, le palais qu'il avait bâti autrefois, lorsqu'il était un souverain prospère, qu'il avait orné de tous les dons de la magnificence et légué en mourant, plein d'espoir, à son fils bien-aimé.

Le 3 septembre.

Souvent je ne comprends pas qu'un autre puisse l'aimer, ait le droit de l'aimer, quand je l'aime, moi uniquement, d'un amour si fervent, si entier ! quand je ne connais rien, ne sais rien, ne possède rien qu'elle !

Le 4 septembre.

Oui, c'est ainsi ! De même que la nature s'incline vers l'automne, l'automne se fait en moi et autour de moi. Mes feuilles jaunissent, et déjà celles des arbres voisins sont tombées.

Ne t'ai-je pas parlé un jour, dès le commencement de mon séjour ici, de ma rencontre avec un jeune paysan ? Cette fois-ci, quand j'ai demandé de ses nouvelles à Wahheim, on m'a dit qu'il avait été chassé de sa place, et chacun m'a assuré ne pas savoir ce qu'il était devenu. Hier je le rencontrai par hasard sur la route d'un autre village ; je l'abordai, et il me raconta son histoire qui m'émut doublement, triplement, comme tu le comprendras sans peine quand je te l'aurai répétée. Mais à quoi bon te dire tout cela ? Pourquoi ne pas garder pour moi ce qui m'inquiète et me chagrine ? pourquoi t'affliger aussi, et te fournir sans

cesse l'occasion de me plaindre et de me gronder?... Eh bien, soit! cela aussi, peut-être, fait partie de ma destinée.

Ce fut avec une tristesse calme, où je crus démêler un peu de crainte, que cet homme répondit d'abord à mes questions; mais bientôt, sortant de sa réserve, comme si tout à coup il se fût reconnu lui-même, et moi en même temps, il me confessa ses fautes et m'exposa son malheur. Si je pouvais, mon ami, te soumettre comme à un juge chacune de ses paroles!

Il m'avoua, ou plutôt il me raconta, comme s'il trouvait une sorte de jouissance et de bonheur à s'en ressouvenir, que la passion qu'il éprouvait pour sa maîtresse s'était accrue de jour en jour, de sorte qu'enfin il ne savait plus ce qu'il faisait, ou, pour parler comme lui, où donner de la tête. Il ne pouvait plus ni manger, ni boire, ni dormir; il suffoquait, il faisait tout de travers et oubliait ce qu'on lui avait commandé; il semblait qu'il fût possédé d'un mauvais esprit. Enfin, un jour, sachant qu'elle était dans une chambre du haut, il l'y suivit, ou plutôt se sentit entraîné vers elle. Comme elle restait sourde à ses prières, il voulut lui faire violence; il ne sait comment cela lui est arrivé. Il prit Dieu à témoin qu'il n'avait jamais eu sur elle que des intentions honnêtes; qu'il n'avait jamais rien souhaité plus ardemment que de la décider à l'épouser et à passer sa vie avec lui. Après avoir parlé quelque temps, il s'arrêta comme un homme qui a encore quelque chose à dire, et ne l'ose pas. Enfin il m'avoua avec la même timidité les petites familiarités qu'elle lui avait permises et l'intimité qu'elle avait autorisée entre eux.

Deux ou trois fois il s'interrompit, protestant avec vivacité qu'il ne disait pas cela pour la « mépriser » (c'est ainsi qu'il s'exprima); qu'il l'aimait et l'estimait comme auparavant; que rien de tout cela n'était encore sorti de sa bouche, et qu'il m'en parlait seulement pour me convaincre qu'il n'était pas tout à fait un homme pervers ni un insensé... Et ici, mon ami, je reprends mon refrain, et je le redirai sans cesse: Que ne puis-je te peindre cet homme tel que je le voyais devant moi, tel que je le vois encore! Que ne puis-je t'exprimer tout cela de manière à te bien faire sentir quelle part je prends, je suis forcé de prendre à son sort!

Mais il suffit ! Tu connais aussi mon sort à moi, tu me connais moi-même ; tu ne sais donc que trop bien ce qui m'attire vers tous les malheureux, et vers ce malheureux en particulier.

En relisant cette page je vois que j'ai oublié de te raconter la fin de l'histoire ; mais elle est facile à imaginer. Cette femme se défendit, son frère accourut. Il haïssait depuis longtemps le jeune homme et souhaitait de le voir sortir de la maison, parce qu'il craignait que sa sœur, par un second mariage, n'enlevât à ses enfants l'héritage qui leur promet jusqu'à présent un bel avenir, elle même n'ayant pas d'enfant. Il le chassa donc sur-le-champ et fit tant de bruit de cette affaire que la veuve n'aurait pu le reprendre chez elle, quand même elle l'eût voulu.

Maintenant elle a un nouveau valet qui, lui aussi, dit-on, a été la cause de querelles entre cette femme et son frère. On affirme qu'elle l'épousera ; mais l'autre me déclara qu'il était fermement résolu à ne pas le souffrir, lui vivant.

Dans ce récit je n'ai rien exagéré, je n'ai pas cherché à y mettre de la délicatesse ; au contraire, je puis dire que je l'ai affaibli, beaucoup affaibli, et rendu plus grossier, en me servant des expressions consacrées dans notre langage poli.

Ainsi cet amour, cette fidélité, cette passion n'est pas une fiction poétique ! Elle vit, elle existe dans sa plus grande pureté parmi les hommes, la classe que nous appelons inculte et grossière, nous autres gens cultivés... rabougris et réduits à rien par la culture ! Lis cette histoire avec recueillement, je t'en prie. Je suis tranquille aujourd'hui en l'écrivant ; tu vois que mon écriture n'est pas désordonnée et barbouillée comme à l'ordinaire. Lis, mon cher Wilhelm, et pense, en lisant, que c'est aussi l'histoire de ton ami ! Oui, voilà ce qui m'est arrivé, voilà ce qui m'arrivera, et je ne suis pas à moitié aussi honnête, aussi résolu que cet infortuné avec lequel j'ose à peine me comparer.

Le 5 septembre.

Elle avait écrit un billet à son mari, que des affaires retiennent à la campagne. Il commençait ainsi : *Mon meilleur,*

*mon bien cher ami, reviens dès que tu le pourras ! Je t'attends avec une joie extrême...* Un ami entra, apportant la nouvelle que certaines circonstances empêcheraient Albert de revenir de quelque temps. Le billet resta là ; le soir, il me tomba sous la main. Je le lus, et souris ; elle me demanda pourquoi. « Quel don divin que l'imagination ! m'écriai-je ; j'ai pu un instant me faire l'illusion que ces mots étaient écrits pour moi ». Elle rompit cet entretien ; elle paraissait mécontente, et je me tus.

Le 6 septembre.

J'ai eu de la peine à me décider à mettre au rebut le simple frac bleu que je portais quand j'ai dansé pour la première fois avec Charlotte ; mais il avait fini par n'être plus présentable. Aussi je m'en suis fait faire un tout pareil, même collet, mêmes revers, avec gilet et culotte jaunes comme étaient les autres.

Pourtant cela ne me produit pas complètement le même effet. Je ne sais... Avec le temps, je pense, cet habit-ci me deviendra également plus cher.

Le 12 septembre.

Elle vient d'être absente quelques jours pour aller chercher Albert. Aujourd'hui, comme j'entrais chez elle, elle vint à ma rencontre, et je lui baisai la main avec transport.

Un canari vola du miroir jusque sur son épaule. « Un nouvel ami, me dit-elle, en l'attirant sur sa main par ses cajoleries ; je le destine aux enfants. Il est si caressant ! Regardez-le ! Quand je lui donne du pain, il le becquète si gentiment en battant des ailes ! Il me baise aussi : voyez » !

Elle présenta sa bouche au petit animal, qui se pressa gracieusement contre ses lèvres charmantes, comme s'il eût pu se rendre compte du bonheur dont il jouissait.

« Il faut qu'il vous baise aussi », dit-elle en me tendant l'oiseau. Le petit bec passa de sa bouche à la mienne, et ce picotement me fit éprouver la sensation d'un souffle, et comme un avant-goût de volupté.

« Son baiser, dis-je, n'est pas tout à fait désintéressé : il cherche de la nourriture, et cette caresse vide le laisse désappointé. — Il mange aussi dans ma bouche », répliqua-t-elle. Elle lui tendit quelques miettes sur ses lèvres, dont le sourire me représentait toutes les délices de l'amour heureux, de la tendresse innocente.

Je détournai la tête. Elle ne devrait pas faire cela ! elle ne devrait pas exciter mon imagination par ces tableaux d'innocence et de félicité célestes, ni réveiller mon cœur lorsque parfois il s'endort, bercé par l'insignifiance de la vie !... Et pourquoi pas ?... Elle se fie si bien à moi ! elle sait combien je l'aime !

Le 15 septembre.

Wilhelm, j'enrage de voir qu'il y a des gens incapables de comprendre et de sentir les rares choses qui aient encore quelque prix sur la terre. Tu connais ces noyers sous lesquels je me suis assis avec Charlotte chez le digne pasteur de St... ; ces noyers magnifiques, dont la vue remplissait toujours mon âme du plus vif plaisir. Quel air de bien-être intime et quelle fraîcheur ils donnaient à cette cour ! quelles branches superbes ! et puis ces souvenirs remontant jusqu'aux excellents pasteurs qui les avaient plantés, il y a tant d'années ! Le maître d'école nous a souvent redit le nom de l'un d'eux, qu'il avait appris de son grand-père ; c'était, à ce qu'il dit, un si brave homme ! sa mémoire m'était sacrée, chaque fois que je me trouvais sous ces arbres.

Je t'assure que hier, en causant avec moi, le maître d'école avait les larmes aux yeux de ce qu'ils ont été abattus. Abattus ! Je suis furieux, je serais capable de tuer l'animal qui a donné le premier coup de hache. Moi qui me ferais tant de chagrin, si j'avais dans ma cour une couple d'arbres comme ceux-là, et que l'un d'eux vînt à mourir de

vieillesse, il me faut voir... Mais, mon ami, une chose du moins me console. Ce que c'est que la sensibilité humaine ! Le village entier murmure, et j'espère bien que la femme du pasteur verra aux dons en beurre, œufs et autres objets, quelle blessure elle a faite aux gens de sa paroisse. Car c'est elle, c'est la femme du nouveau pasteur (notre bon vieillard aussi est mort), une créature décharnée et malade, qui n'a pas sujet d'éprouver de sympathie pour le reste du monde, car elle n'en inspire à personne. C'est une folle qui se pique d'être savante, se mêle d'étudier les canons de l'Église, travaille avec ardeur à la réforme critico-morale du christianisme, suivant la nouvelle mode, et hausse les épaules en traitant Lavater de visionnaire. Sa santé est tout à fait délabrée, et, par suite, elle ne prend plaisir à rien sur la terre du bon Dieu. Aussi une créature pareille était seule capable d'abattre mes noyers ! Vois-tu, je ne puis reprendre mon sang-froid ! Figure-toi que les feuilles tombées lui salissaient sa cour et la rendaient humide ; que les arbres lui ôtaient le jour, et que, lorsque les noix étaient mûres et que les gamins les abattaient à coups de pierres, cela lui donnait sur les nerfs, et troublait les profondes méditations auxquelles elle se livre pour peser soigneusement l'un contre l'autre Kennikot, Semler et Michaelis !

Voyant le mécontentement des villageois, et surtout des vieillards, je leur dis : « Pourquoi avez-vous souffert cela ? — Ici, à la campagne, répondirent-ils, quand le maire veut une chose, qu'y pouvons-nous » ? Mais voici qui est bien fait pour le maire et le pasteur ! Ils comptaient partager, car ce dernier se promettait cette fois de retirer quelque profit des fantaisies de sa femme, qui d'ordinaire ne lui graissent pas sa soupe ; mais la chambre des domaines en fut instruite et dit : « Halte-là » ! Elle a fait valoir d'anciennes prétentions sur la portion de la cour du presbytère où croissaient ces arbres, et les a vendus au plus offrant. Ils sont à bas ! Oh ! si j'étais prince ! Je ferais bien voir à la femme du pasteur, au maire et à la chambre des domaines... Prince !... Ah bien, oui ! si j'étais prince, que m'importeraient les arbres de ma principauté ?

Le 10 octobre.

Que je voie seulement ses yeux noirs, c'est pour moi le bonheur ! Et, vois-tu, ce qui me fâche, c'est qu'Albert ne me semble pas si heureux qu'il... l'espérait, et que je... croirais l'être, si... Je n'aime pas à prodiguer les points de suspension ; mais, cette fois, je ne saurais m'exprimer autrement, et c'est assez clair, ce me semble.

Le 12 octobre.

Ossian a supplanté Homère dans mon cœur. Quel monde que celui où me conduit ce poète sublime ! Errer sur la bruyère tandis que siffle autour de moi le vent d'orage qui emporte, dans les nuées vaporeuses, à la pâle clarté de la lune, les fantômes des aïeux ; entendre dans les montagnes, à travers les mugissements du torrent de la forêt, les gémissements étouffés des esprits dans leurs cavernes, et les plaintes de la jeune fille expirant de douleur sur les quatre pierres revêtues de mousse et de gazon, qui recouvrent son bien-aimé tombé en héros ! Et puis le rencontrer, lui, le barde à tête grise, parcourant la vaste bruyère pour y chercher les traces de ses ancêtres, et ne trouvant, hélas ! que leurs tombeaux ! Et quand alors il tourne en gémissant ses regards vers la douce étoile du soir qui se cache dans la mer houleuse, et que le temps passé revit dans son âme héroïque, ce temps où l'astre éclairait encore de ses rayons propices les braves au milieu des périls ; où la lune versait sa lumière sur leur vaisseau revenant victorieux et orné de guirlandes ; quand je lis sur son front sa douleur profonde ; que je vois ce noble guerrier, resté seul de sa race, s'avancer las et chancelant vers la tombe ; puisant sans cesse une joie nouvelle, ardente et douloureuse dans la présence impuissante des ombres de ses morts ; abaissant ses regards sur la terre glacée, sur l'herbe haute qui ondule au souffle du vent, et s'écriant : « Le voyageur viendra ; il viendra celui qui m'a connu dans ma beauté, il demandera : « Où est « le barde, l'illustre fils de Fingal » ? Son pied foulera ma tombe, et il me demandera en vain sur la terre !... ». O mon

ami ! je voudrais, comme un noble écuyer, tirer l'épée pour délivrer d'un seul coup mon prince du supplice affreux d'une vie qui n'est qu'une mort prolongée ; et puis, envoyer mon âme rejoindre ce demi-dieu délivré !

Le 19 octobre.

Hélas ! ce vide, ce vide affreux que je sens dans mon sein ! Souvent je me dis . « Si tu pouvais une fois, rien qu'une fois, la presser sur ton cœur, tout ce vide serait comblé ».

Le 26 octobre.

Oui, cher ami, il devient certain pour moi, et de plus en plus, que l'existence d'un être humain a peu, bien peu d'importance. Une amie était venue voir Charlotte ; je passai dans la pièce voisine pour chercher un livre, mais je ne pus lire ; alors je pris une plume et me mis à écrire. Je les entendais causer à voix basse ; elles se racontaient des choses insignifiantes, des nouvelles de la ville : que celle-ci va se marier, que cet autre est malade, très malade. « Elle a une toux sèche, les os de ses pommettes percent la peau, il lui prend des faiblesses ; je ne donnerais pas un sou de sa vie, disait l'amie. — Monsieur N. N. est aussi bien mal, répondait Charlotte. — Il est enflé », reprenait l'autre. Et ma vive imagination me transportait près du lit de ces malheureux ; je voyais avec quel regret ils tournaient le dos à la vie ; comme ils... Et, Wilhelm, ces jeunes femmes en parlaient tout comme on parle... de la mort d'un étranger... Et quand je regarde autour de moi, que je vois cette chambre, et de tous côtés les vêtements de Charlotte, les papiers d'Albert, et ces meubles qui me sont devenus si familiers, jusqu'à cet encrier, je me dis : « Vois ce que tu es à présent dans cette maison : tout pour tous ! tes amis t'estiment, tu fais souvent leur joie, et il semble à ton cœur qu'il ne pourrait exister sans eux ; et cependant... si tu parais, si tu disparaissais de ce cercle, sentiraient-ils, ou com-

bien de temps sentiraient-ils le vide que ta perte creuserait dans leur destinée? Combien de temps?... ». Ah! l'homme est si éphémère que là même où il a véritablement l'assurance de son existence, dans le seul endroit où sa présence produise une impression réelle : dans le souvenir, dans l'âme de ceux qui lui sont chers, là même, il lui faut s'effacer et disparaître, et cela si promptement!

Le 27 octobre.

Souvent je voudrais me déchirer la poitrine et me briser le crâne en voyant que nous ne pouvons être que si peu de chose les uns pour les autres. Ah! ce que je n'apporte pas en moi d'amour, de joie, de chaleur et d'ivresse, ce n'est pas un autre qui me le donnera; et moi, le cœur tout rempli de félicité, je ne pourrai rendre heureux cet autre, s'il est là froid et sans force devant moi.

Le 27 octobre, au soir.

J'ai tant! et le sentiment que j'éprouve pour elle engloutit tout. J'ai tant! et sans elle tout pour moi se réduit à rien.

Le 30 octobre.

Si je n'ai pas cent fois déjà été sur le point de me jeter à son cou! Dieu tout-puissant, tu sais ce qu'on éprouve à voir passer et repasser devant soi tant de charmes sans avoir le droit d'étendre la main pour s'en saisir! et c'est là pourtant l'instinct le plus naturel à l'humanité! Les enfants ne cherchent-ils pas à saisir tout ce qui frappe leurs sens?... Et moi?

Le 3 novembre.

Dieu sait combien de fois je me mets au lit avec le souhait, et même avec l'espérance de ne plus me réveiller; et le matin, quand j'ouvre les yeux et que je revois le soleil, je suis profondément malheureux. Oh! si je pouvais avoir des accès d'humeur, m'en prendre au temps, à un autre, à l'insuccès d'une entreprise! du moins, le fardeau intolérable de mon chagrin ne pèserait plus sur moi qu'à moitié. Malheureux que je suis! je ne sens que trop bien que je suis seul coupable... non, pas coupable! mais, au moins, que c'est en moi qu'est cachée la source de tous mes maux, comme autrefois la source de toute ma félicité. Ne suis-je pas toujours le même homme qui alors nageait dans un océan d'émotions; qui, à chaque pas, voyait surgir un paradis; dont le cœur était capable d'embrasser un monde entier dans son amour? Mais ce cœur est mort, il ne produit plus d'extases; mes yeux sont secs, et l'angoisse de mes sens, que ne rafraîchissent plus des larmes bienfaisantes, contracte et ride mon front. Je souffre bien, car j'ai perdu ce qui seul faisait les délices de ma vie, cette force sainte et vivifiante par laquelle je créais des mondes autour de moi. Elle n'est plus!... Quand je regarde de ma fenêtre le soleil du matin percer la brume au-dessus de la colline lointaine, et éclairer les prairies silencieuses de la vallée; que je vois la tranquille rivière couler vers moi en serpentant entre ses saules dépouillés... oh! que cette nature admirable me semble froide et animée comme une estampe coloriée; que tous ses charmes ne peuvent faire monter de mon cœur à mon cerveau une seule goutte de félicité, et que tout mon être est là, devant la face de Dieu, comme une source tarie, comme un seau desséché! Je me suis souvent jeté à terre, implorant de Dieu des larmes, comme un laboureur implore la pluie, quand au-dessus de lui le ciel est d'airain, et qu'autour de lui la terre est dévorée de soif.

Mais, hélas! je le sens, ce n'est pas à l'impétuosité de nos prières que Dieu accorde la pluie et le soleil; et ces temps dont le souvenir me torture, pourquoi étaient-ils si heureux, sinon parce que j'attendais patiemment son esprit, et que je recevais de tout mon cœur, avec une fervente reconnaissance, les délices qu'il versait sur moi?

Le 8 novembre.

Elle m'a reproché mes excès! et avec quelle affectueuse douceur! Mes excès, c'est-à-dire que, souvent, d'un verre de vin je me laisse entraîner à en boire une bouteille. « Ne faites pas cela! m'a-t-elle dit; pensez à Charlotte. — Penser à vous! lui répondis-je, avez-vous besoin de me l'ordonner? Je pense... mais non, je ne pense pas! vous êtes toujours présente à mon âme. Aujourd'hui, j'étais assis à la place où, dernièrement, vous êtes descendue de voiture... ». Elle parla d'autre chose pour ne pas me laisser m'étendre là-dessus. Mon ami! je suis un homme perdu! Elle fait de moi ce qu'elle veut.

Le 15 novembre.

Merci, Wilhelm, de ta sympathie cordiale, de tes conseils bien intentionnés. Je t'en prie, tranquillise-toi. Laisse-moi épuiser ma souffrance! Malgré toute ma lassitude, j'ai encore la force d'aller jusqu'au bout. J'honore la religion, tu le sais; je sens qu'elle est un soutien pour mainte âme défaillante, un breuvage rafraîchissant pour mainte âme altérée. Mais... peut-elle, doit-elle nécessairement être cela pour tous? Considère le vaste monde: tu verras des milliers d'hommes pour lesquels elle ne l'a pas été, des milliers pour lesquels elle ne le sera pas, qu'on la leur prêche ou non; et faut-il donc qu'elle le soit pour moi? Le Fils de Dieu n'a-t-il pas dit lui-même que ceux que son Père lui a donnés seront avec lui? Si donc je ne lui ai pas été donné? si le Père veut me réserver pour lui, comme mon cœur me le dit?... Je t'en prie, ne va pas donner à ceci une fausse interprétation, et voir une raillerie dans ces paroles innocentes! C'est mon âme tout entière que je te dévoile ici; autrement, j'aurais préféré me taire, car je n'aime pas à perdre mes paroles sur tous ces sujets dont chacun est aussi ignorant que moi. Qu'est-ce que la destinée de l'homme, sinon d'endurer toute sa mesure de souffrance, de vider sa coupe jusqu'au fond? et si le calice sembla trop amère aux lèvres humaines du Dieu du ciel, pourquoi me ferais-je plus fort que je ne suis,

et feindra-je de le trouver doux ? Et pourquoi rougirais-je, si, à l'instant terrible où tout mon être frémit entre l'existence et le néant, où le passé, comme un éclair, illumine le ténébreux abîme de l'avenir, où tout autour de moi s'effondre, où le monde entier sombre avec moi... N'est-ce pas alors que la créature aux abois, réduite à ses propres forces et qui les sent impuissantes, qui se voit tomber et ne peut s'arrêter dans sa chute, crie d'une voix déchirante dans les profondeurs intimes de son être qui s'épuise en vains efforts pour se relever : « Mon Dieu, mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné » ? Pourrais-je rougir de cette parole ? pourrais-je reculer d'effroi devant cet instant, lorsqu'il n'y a pas échappé, celui qui roule les cieux comme un manteau ?

Le 21 novembre.

Elle ne voit pas, elle ne sent pas qu'elle prépare un poison qui nous fera périr tous deux ; et moi, je bois à longs traits, avec volupté, à la coupe fatale qu'elle me présente. Pourquoi ce regard bienveillant qu'elle jette souvent sur moi ?... souvent ? non, mais enfin quelquefois ; pourquoi cette complaisance avec laquelle elle accueille l'expression involontaire de mes sentiments, et cette compassion pour ma souffrance qui se peint sur son front ?

Hier, comme je parlais, elle me tendit la main en disant : « Adieu, cher Werther » ! Cher Werther ! C'était la première fois quelle m'appelait *cher*, et cela me pénétra jusqu'à la moelle des os. Je me le répétais cent fois, et le soir, au moment de me coucher, en causant tout seul de mille choses, je me dis tout à coup : « Bonne nuit, cher Werther » ! Et puis, je ne pus m'empêcher de rire de moi-même.

Le 22 novembre.

Je ne puis dire à Dieu : « Laisse-la-moi » ! et cependant il me semble souvent qu'elle m'appartient. Je ne puis lui dire : « Donne-la-moi » ! car elle est à un autre. Je fais de l'esprit avec ma douleur ; si je me laissais aller, je débiterais toute une litanie d'antithèses.

Le 24 novembre.

Elle sent ce que je souffre. Aujourd'hui, son regard m'a pénétré jusqu'au fond du cœur. Je la trouvai seule. Je ne disais rien, et elle me regardait. Et je ne voyais plus en elle sa beauté adorable, ni le rayonnement de sa belle intelligence; tout cela avait disparu à mes yeux. Ce qui agissait sur moi, c'était un regard bien plus beau, dont l'expression était pleine de la plus profonde sympathie, de la plus douce compassion. Pourquoi n'ai-je pu tomber à ses pieds? Pourquoi n'ai-je pu m'élançer à son cou et lui répondre par mille baisers?... Elle se réfugia devant son clavecin, et accompagna son jeu de notes harmonieuses, que sa voix suave murmurait comme un souffle.

Jamais ses lèvres ne m'ont paru si charmantes; on eût dit qu'elles s'ouvraient parce qu'elles étaient avides d'aspirer les doux sons qui jaillissaient de l'instrument, et que cette bouche si pure ne faisait qu'en renvoyer l'écho céleste... Ah! si je pouvais te dire tout cela comme je le sentais!... Je ne résistai plus: je m'inclinai et je fis ce serment: « Jamais je n'aurai l'audace d'imprimer sur vous un baiser, ô lèvres sur lesquelles voltigent les esprits du ciel!... ». Et cependant... je veux... Ah! vois-tu! il y a là comme une muraille qui se dresse devant son âme!... Une telle félicité... et puis, périr en expiation de ce péché!... Ce péché?

Le 26 novembre.

Parfois je me dis: « Ta destinée est unique; tu peux estimer les autres heureux; nul n'a encore été torturé comme toi ». Et puis, je lis quelque poète du temps passé, et il me semble que je jette un regard dans mon propre cœur. Je souffre tant! Hélas! y a-t-il donc eu avant moi des hommes aussi malheureux?

Le 30 novembre.

Il est dit que je ne pourrai rentrer en moi-même. Où que j'aille, je rencontre quelque apparition qui me bouleverse. Aujourd'hui! ô destinée! ô humanité!

Je me promenais sur le bord de l'eau à midi; je n'étais pas disposé à dîner. Tout était désert; un vent d'ouest, humide et froid, soufflait de la montagne, et des nuages gris chargés de pluie s'avançaient au-dessus de la vallée. J'aperçus de loin un homme vêtu d'un mauvais habit vert, qui allait et venait en rampant parmi les rochers, et paraissait chercher des simples. Comme je m'approchais de lui il se retourna au bruit de mes pas, et je vis une physionomie intéressante, dont le trait le plus saillant était une tristesse calme, mais qui n'exprimait d'ailleurs qu'une nature bonne et honnête. Ses cheveux noirs formaient deux rouleaux fixés par des épingles; le reste était réuni en une tresse épaisse qui lui tombait sur le dos. Comme son costume semblait annoncer un homme de condition médiocre, je pensai qu'il ne s'offenserait pas si je remarquais son occupation; je lui demandai donc ce qu'il cherchait. « Je cherche des fleurs, répondit-il avec un profond soupir, et je n'en trouve point. — C'est que ce n'est pas la saison, répliquai-je en souriant. — Il y a tant de fleurs ! dit-il en descendant pour me rejoindre. Dans mon jardin, j'ai des roses et deux espèces de chèvrefeuille; l'une, c'est mon père qui me l'a donnée. Elles poussent comme de la mauvaise herbe, et voici deux jours que j'en cherche sans pouvoir en trouver. Là dehors aussi, il y a toujours des fleurs, des jaunes, des bleues, des rouges, et la petite centaurée avec ses jolies fleurettes; mais je ne peux pas en trouver une seule ». Je m'aperçus de quelque chose d'extraordinaire; aussi, prenant un détour, je lui demandai : « Que voulez-vous donc faire de ces fleurs » ? Un sourire étrange et convulsif contracta son visage. « Il ne faut pas me trahir, dit-il en appuyant un doigt sur sa bouche; j'ai promis un bouquet à ma bonne amie. — Voilà qui est très bien. — Oh ! répliqua-t-il, elle a beaucoup d'autres choses, elle est riche. — Et cependant elle tient à votre bouquet ? — Oh ! continua-t-il, elle a des bijoux et une couronne. — Comment s'appelle-t-elle donc ? — Si seulement les états généraux voulaient me payer ! reprit-il; je serais un autre homme. Oui, il y a eu un temps où j'étais si heureux ! A présent, c'est fini : je suis... ». Un regard humide qu'il jeta vers le ciel acheva sa pensée. « Vous étiez donc heureux ? lui demandai-je. — Ah ! que je voudrais être encore ainsi ! me dit-il. Je me sentais si bien, si joyeux, si léger, comme

un poisson dans l'eau! — Henri! appela une vieille femme qui s'avancait sur la route, Henri! Où t'es-tu fourré? Nous t'avons cherché partout! Viens dîner! — Est-ce là votre fils? demandai-je en m'approchant d'elle. — Eh! oui, c'est mon pauvre fils, répliqua-t-elle. Dieu m'a chargé d'une lourde croix. — Depuis combien de temps est-il dans cet état? — Il y a six mois qu'il est aussi tranquille. Dieu soit loué qu'il en soit arrivé là! Auparavant, il a été furieux pendant toute une année; on le tenait enchaîné à l'hôpital des fous. A présent, il ne fait de mal à personne; seulement, il est occupé tout le temps de rois et d'empereurs. C'était un si bon garçon! et si rangé! il m'aidait à vivre; il avait une belle écriture. Tout à coup il est devenu mélancolique; la fièvre chaude l'a pris, puis la frénésie, et maintenant il est tel que vous le voyez. Si je pouvais vous conter, Monsieur... ». J'arrêtai ce torrent de paroles en demandant: « Qu'était-ce donc que ce temps où il prétend avoir été si heureux et si satisfait? — Le pauvre insensé! s'écria-t-elle avec un sourire de pitié; il veut parler du temps où il était hors de lui; il le vante sans cesse; c'était quand il était à l'hôpital, et n'avait pas sa tête ». Ces paroles tombèrent sur moi comme un coup de foudre; je lui mis une pièce d'argent dans la main et la quittai précipitamment.

« Voilà donc le temps où tu étais heureux! m'écriai-je en me dirigeant rapidement et tout droit vers la ville; où tu étais content comme un poisson dans l'eau! Dieu du ciel! est-ce donc là le sort que tu as fait aux hommes, de n'être heureux qu'avant de posséder la raison, ou après l'avoir perdue!... Infortuné! et pourtant, combien je t'envie ta mélancolie et l'égarément d'esprit où tu languis! Tu sors plein d'espoir, afin de cueillir des fleurs pour ta reine... en plein hiver!... Tu t'affliges de n'en point trouver, et tu ne comprends pas pourquoi tu n'en peux trouver. Et moi... moi, je sors sans espoir et sans but, et je reviens tel que je suis parti... Tu te figures quel homme tu serais, si les états généraux te payaient. Heureuse créature, qui peux attribuer l'absence du bonheur à un obstacle terrestre! Tu ne sens pas, non, tu ne sens pas que c'est dans ton cœur dévasté, dans ton cerveau désorganisé que gît ton mal, et que tous les rois de la terre ne sauraient t'en guérir »!

Puisse-t-il périr dans le désespoir, celui qui raille un

malade de ce qu'il se transporte jusqu'à la source la plus lointaine, qui ne fera qu'augmenter ses maux, et rendre plus douloureuse la fin de sa vie ! celui qui regarde avec dédain l'homme au cœur oppressé lorsque, pour se délivrer de ses remords et mettre fin aux souffrances de son âme, il entreprend un pèlerinage au Saint-Sépulcre ! Chaque pas qu'il fait sur des routes non frayées qui déchirent ses pieds est une goutte de baume pour son âme angoissée ; et, après chaque journée de marche pénible, il se couche, le cœur soulagé d'un grand poids... Oseriez-vous appeler cela une illusion, ô beaux parleurs étendus sur vos coussins moelleux ? Une illusion !...

O Dieu qui vois mes larmes ! fallait-il, puisque tu faisais déjà l'homme si pauvre, lui donner des frères qui lui ravissent même le peu qui reste à sa misère, même l'atome de foi qu'il a en toi, en toi, ô Tout-Aimant ? Car la foi à une racine salutaire, ou aux pleurs de la vigne, qu'est-ce donc, sinon la foi en toi, la confiance que tu as mis, dans tout ce qui nous environne, une vertu pour guérir ou soulager dont nous avons besoin à toute heure ? O Père que je ne connais pas ! Père qui autrefois remplissais toute mon âme, et qui maintenant as détourné ta face de moi ! appelle-moi vers toi ! ne garde plus le silence ! ton silence ne retiendra pas cette âme qui a soif de toi !... Un homme, un père, pourrait-il s'irriter, si son fils, revenant à l'improviste, se jetait à son cou en s'écriant : « Me voici de retour, mon père ! Ne te fâche pas de ce que j'abrège un voyage que j'aurais dû, selon ta volonté, faire durer plus longtemps ! Le monde est partout le même : peine et travail, puis récompense et plaisir ; mais qu'ai-je à faire de tout cela ? Je ne suis heureux qu'où tu es, et c'est devant ta face que je veux souffrir et jouir... ». Et toi, bon Père céleste, tu le repousserais ?

Le 1<sup>er</sup> décembre.

Wilhelm ! l'homme dont je te parlais dans ma dernière lettre, cet heureux infortuné, était commis chez le père de Charlotte, et ce qui l'a rendu fou, c'est sa passion pour elle,

qu'il a d'abord nourrie en secret, puis déclarée, et qui l'a fait congédier. Que ces quelques mots bien secs te fassent sentir dans quel égarement m'a jetée cette histoire, lorsque Albert me l'a racontée d'un air aussi tranquille que tu le seras peut-être en la lisant.

Le 4 décembre.

Je t'en supplie !... C'est fini, vois-tu, je n'en puis plus ! Aujourd'hui, j'étais assis près d'elle... J'étais assis, elle jouait sur son clavecin diverses mélodies, et avec toute l'expression... toute !... toute !... Que te dirai-je ?... Sa petite sœur habillait sa poupée sur mon genou. Les larmes me vinrent aux yeux ; je baissai la tête, et mon regard tomba sur son alliance... mes larmes coulèrent... Alors, tout à coup, elle commença ce vieil air d'une douceur céleste, et tout à coup aussi je sentis passer dans mon âme une impression consolante, en même temps que le souvenir du passé, du temps où j'avais entendu cet air, des jours sombres qui l'avaient suivi, de mon dépit, de mes espérances trompées, et puis... Je me mis à marcher par la chambre ; mon cœur suffoquait sous le poids de ces souvenirs. « Pour l'amour de Dieu ! m'écriai-je avec violence en m'élançant vers elle, pour l'amour de Dieu, cessez » ! Elle s'arrêta et me regarda fixement. « Werther, dit-elle avec un sourire qui me transperça l'âme ; Werther, vous êtes bien malade, puisque vos mets favoris vous répugnent. Retirez-vous, et, je vous en prie, calmez-vous » ! Je m'arrachai d'auprès d'elle, et... O Dieu, tu vois ma souffrance, tu y mettras fin.

Le 6 décembre.

Comme son image me poursuit ! Que je veille ou que je rêve, elle remplit toute mon âme ! C'est ici, quand je ferme les yeux, ici sous mon front, où se concentre la vue intérieure, que je vois ses yeux noirs. Ici ! je ne puis t'exprimer

cela. Chaque fois que je ferme les yeux, ils sont là ; ils s'ouvrent devant moi, en moi, comme un océan, comme un abîme ; je ne sens plus qu'eux dans mon front.

Qu'est-ce que l'homme, ce demi-dieu tant vanté ? Ses forces ne lui font-elles pas défaut précisément alors qu'elles lui sont le plus nécessaires ? Et quand il prend son essor dans la joie, ou qu'il s'abîme dans la douleur, n'est-il pas arrêté dans un sens ou dans l'autre, et ramené au plat et froid sentiment de lui-même, juste au moment où il aspirait à se perdre dans la plénitude de l'infini ?

## L'ÉDITEUR AU LECTEUR

---

Combien je voudrais qu'il nous fût resté sur les derniers jours, si remarquables, de la vie de notre ami, des témoignages suffisants écrits de sa main, en sorte que je ne fusse pas obligé d'interrompre par un récit la suite des lettres qu'il nous a laissées !

Je me suis appliqué à recueillir des détails précis de la bouche de ceux qui pouvaient être bien informés de son histoire. Cette histoire est simple, et tous les récits s'accordent, sauf sur quelques points insignifiants ; ce n'est qu'au sujet des caractères des personnages que les opinions et les jugements sont partagés. Nous ne pouvons donc que raconter fidèlement ce que nos efforts réitérés nous ont permis d'apprendre, et intercaler dans ce récit les lettres laissées par Werther, sans dédaigner le moindre des feuillets qu'on a trouvés chez lui. Il est si difficile, en effet, de découvrir les ressorts véritables et essentiels de l'action même la plus simple, dès qu'elle se passe parmi des hommes qui s'élèvent au-dessus du vulgaire !

Le découragement et le dégoût avaient enfoncé toujours plus profondément leurs racines dans l'âme de Werther, et, s'y développant comme une végétation touffue, avaient fini par envahir tout son être. L'harmonie de son intelligence était absolument détruite ; toutes les forces de sa nature bouillonnaient confusément sous l'action d'une ardeur, d'une violence intérieure qui, après avoir produit les plus funestes effets, le laissait enfin épuisé ; et ses efforts pour sortir de cet accablement lui causaient plus d'angoisse que tous les maux contre lesquels il avait lutté jusqu'alors. Cette angoisse de son cœur achevait de consumer les facultés de son esprit, sa vivacité, sa pénétration. En société, il était sombre, de plus en plus malheureux, et toujours plus injuste à mesure qu'il devenait

plus malheureux. C'est là du moins ce que disent les amis d'Albert; ils soutiennent que Werther, lui qui, si l'on peut s'exprimer ainsi, dissipait chaque jour tout son bien, pour se trouver le soir réduit aux plus pénibles privations, était incapable de juger le caractère et la conduite de cet homme vertueux et calme lorsque, se voyant en possession d'un bonheur longtemps désiré, il cherchait à assurer ce bonheur pour l'avenir. Albert, disent-ils, n'avait pas changé en si peu de temps; c'était toujours le même homme que Werther avait connu dès le commencement et qu'il avait tant apprécié et estimé. Il aimait Charlotte par-dessus tout, il en était fier, et souhaitait qu'elle fût reconnue de tous pour la plus parfaite des femmes. Peut-on donc lui faire un crime d'avoir voulu écarter d'elle jusqu'à l'ombre d'un soupçon; de s'être montré, à l'époque dont il s'agit, peu disposé à partager avec qui que ce fût, et même de la manière la plus innocente, un trésor si précieux? Ils conviennent que souvent Albert quittait la chambre lorsque Werther venait voir sa femme; toutefois, ce n'était pas par haine, par éloignement pour son ami, mais simplement parce qu'il sentait que sa présence était pénible à celui-ci.

Le père de Charlotte avait été pris d'une indisposition qui le retenait à la chambre; il lui envoya sa voiture, et elle se rendit auprès de lui. C'était une belle journée d'hiver; la première neige était tombée en abondance et couvrait toute la campagne. Le lendemain matin, Werther alla rejoindre Charlotte, afin de la ramener à la ville, si Albert ne venait pas la chercher. La sérénité du ciel ne pouvait faire que peu d'impression sur son cœur troublé; un poids étouffant oppressait son âme; de lugubres images s'étaient fixées dans son esprit, et il n'éprouvait plus d'autre changement d'humeur que le passage d'une idée douloureuse à une autre. Vivant dans une discorde perpétuelle avec lui-même, il ne voyait également que sujets d'inquiétude et de perplexité dans la situation de ceux qui l'entouraient. Il croyait avoir détruit la bonne intelligence entre Albert et sa femme, et s'en faisait des reproches où se mêlait un dépit secret contre le mari. Tandis qu'il marchait, ses pensées prirent de nouveau ce cours. « Oui, oui! se disait-il avec une fureur contenue, la voilà, cette union intime, pleine d'affection, de tendresse, de constante sympathie! la voilà, cette fidélité paisible et durable!

elle s'est changée en satiété et en indifférence ! Une misérable affaire, quelle qu'elle soit, n'a-t-elle pas plus d'attrait pour lui que cette femme chérie, adorable ? Sait-il apprécier son bonheur ? sait-il l'estimer comme elle le mérite ? Elle lui appartient... eh bien, oui ! elle lui appartient... je sais cela, comme tant d'autres choses ; je m'imagine être accoutumé à cette pensée, et, tôt ou tard, elle me rendra fou, elle causera ma mort... Et son amitié pour moi, a-t-elle mieux résisté à l'épreuve ? Ne voit-il pas déjà dans mon attachement pour Charlotte une atteinte portée à ses droits ; dans mes attentions pour elle, un reproche silencieux ? Je le sais, je le sens, ma vue lui déplait, il me voudrait bien loin, ma présence lui est à charge ».

Plus d'une fois il ralentit sa marche précipitée ; plus d'une fois il s'arrêta et parut vouloir retourner sur ses pas ; mais toujours il continuait sa route. Parmi ces pensées et ces entretiens avec lui-même, il arriva enfin, et comme malgré lui, au pavillon de chasse.

Il entra et demanda le vieillard et Charlotte. Il remarqua dans la maison une certaine agitation ; l'aîné des garçons lui dit qu'il était arrivé un malheur à Wahlheim, qu'un paysan avait été assassiné ; cela ne lui fit pas beaucoup d'impression. Il entra dans le salon, et trouva Charlotte cherchant à détourner son père de son dessein d'aller, bien que malade, faire sur les lieux une enquête au sujet de ce crime. On ne savait encore quel était le coupable, la victime ayant été trouvée le matin devant la porte de sa maison, mais on avait des soupçons : l'homme assassiné était valet de ferme chez une veuve qui, auparavant, en avait eu un autre et l'avait renvoyé à la suite d'une querelle.

En apprenant ces détails, Werther tressaillit et se leva brusquement. « Est-il possible ? s'écria-t-il, il faut que j'y aille ; je ne saurais tarder une minute » ! Il courut à Wahlheim ; tous ses souvenirs lui revenaient avec vivacité, et il ne douta pas un instant que le meurtrier ne fût l'homme avec lequel il avait causé si souvent, et auquel il s'était si fort attaché.

Lorsqu'il lui fallut passer sous les tilleuls pour arriver à l'auberge où l'on avait déposé le corps, cette place qu'il aimait tant autrefois lui fit horreur. Ce seuil où avaient joué si souvent les enfants du voisinage était souillé de sang. L'amour

et la fidélité, les plus beaux sentiments de l'homme, s'étaient transformés en violence et en meurtre. Ces arbres vigoureux se dressaient privés de feuillage et couverts de givre; les superbes haies qui se recourbaient en voûte au-dessus du mur bas du cimetière étaient aussi dépouillées de leurs feuilles, et laissaient apercevoir les tombes revêtues de neige.

Comme il approchait de l'auberge, devant laquelle le village entier était rassemblé, des cris s'élevèrent tout à coup. On apercevait de loin une troupe de gens armés, et chacun s'écriait qu'ils amenaient le meurtrier. Werther le regarda et ne resta pas longtemps dans le doute. C'était bien lui, le valet si amoureux de cette veuve! c'était l'homme qu'il avait rencontré, quelque temps auparavant, promenant au hasard sa fureur silencieuse, son désespoir secret.

« Malheureux, qu'as-tu fait »? s'écria Werther en s'élançant vers le prisonnier. Celui-ci le regarda tranquillement sans parler, et répondit enfin avec calme: « Personne ne l'aura; elle n'aura personne ». On le fit entrer dans l'auberge, et Werther se hâta de s'éloigner.

Ce choc violent, effroyable, avait bouleversé son être tout entier. Il se sentit, pour un instant, arraché à sa tristesse, à son découragement, à sa résignation passive; une sympathie irrésistible s'empara de lui, et il fut saisi d'un désir inexprimable de sauver cet homme. Il le sentait si malheureux, il le trouvait si innocent, tout criminel qu'il fût, il se mettait si complètement à sa place, qu'il se croyait certain de faire partager sa conviction aux autres. Il aurait voulu déjà pouvoir parler pour lui; déjà le récit le plus animé se pressait sur ses lèvres; il courut vers le pavillon de chasse, et ne put s'empêcher, en chemin, de répéter à demi-voix tout ce qu'il voulait dire au bailli.

En entrant dans le salon, il y trouva Albert; ceci le troubla un moment, mais il se remit bientôt, et exposa avec chaleur son opinion au bailli. Celui-ci secoua la tête à plusieurs reprises, et Werther eut beau alléguer, avec toute la vivacité, la passion et la sincérité possibles, tout ce qu'un homme peut dire pour en justifier un autre, le bailli n'en fut pas touché, comme on peut aisément le croire. Bien plus, sans permettre à notre ami d'achever, il protesta vivement contre ses paroles, et le blâma de prendre la défense d'un assassin. Il lui démontra que, de cette manière, toutes les lois se trouveraient abo-

lies, et la sécurité publique anéantie; il ajouta qu'il ne pouvait intervenir dans une pareille affaire sans se charger de la plus lourde responsabilité, et que tout devait se faire régulièrement, suivant la marche prescrite.

Werther ne se rendit pas à ces raisons; il pria le bailli de fermer du moins les yeux, si l'on facilitait l'évasion du jeune homme. Le bailli repoussa également cette demande. Albert, se mêlant enfin à la conversation, prit parti pour le vieillard, et Werther, vaincu par le nombre, se remit en route avec une horrible douleur, après avoir entendu le bailli répéter plusieurs fois: « Non! on ne peut le sauver »!

L'impression profonde que firent sur lui ces paroles apparût dans un fragment qui se trouva parmi ses papiers, et qu'il écrivit certainement le même jour:

« On ne peut te sauver, infortuné! Je le vois bien, on ne peut nous sauver ».

Ce qu'Albert avait dit de l'affaire du prisonnier, tout à la fin de la scène avec le bailli, avait profondément blessé Werther; il croyait y démêler quelque ressentiment contre lui-même, et, bien qu'après un peu de réflexion son esprit judicieux dût reconnaître que ses deux adversaires pourraient bien avoir raison, il lui semblait qu'il lui serait impossible de l'admettre et d'en convenir tout haut sans renoncer aux sentiments les plus intimes de son être.

Nous trouvons encore dans ses papiers quelques lignes qui ont rapport à ce sujet, et qui peut-être expliquent toutes ses relations avec Albert:

« A quoi sert de me dire et de me répéter qu'il est honnête et bon? Cela me déchire les entrailles: je ne puis être juste ».

Comme la soirée était tiède et que le temps tournait au dégel, Charlotte revint à pied avec Albert. Chemin faisant, elle se retournait de temps en temps, comme si la compagnie de Werther lui eût manqué. Albert se mit à parler de ce dernier; il le blâma, tout en lui rendant justice; il dit quelques mots de sa malheureuse passion, et exprima le désir qu'il fût possible de l'éloigner. « C'est également pour nous que je le souhaite, ajouta-t-il; aussi, je t'en prie, fais en sorte de modifier sa manière d'être envers toi et de rendre ses visites moins fréquentes. On commence à les remarquer, et je sais qu'on en a déjà parlé en quelques endroits ». Charlotte ne répondit pas; Albert parut blessé de son silence; tout au moins, depuis